

**LAVEZ VOS DÉCHETS!  
COMME DES IDIOTS!**



**Dr. Sarcasme**  
**??!**

# **Lavez vos déchets comme des idiots**

*Par Dr. Sarcasme*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](http://Fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Le Spa pour Yaourts : Laver pour jeter	4
Chapitre 2 : Le Doctorat en Hiéroglyphes : Le logo 'Point Vert'	8
Chapitre 3 : Tetris dans la Cuisine : Vivre dans une déchetterie	13
Chapitre 4 : Le Carton de Pizza : Le test de pureté	17
Chapitre 5 : Le Concert de Minuit : Le bac à verre	22
Chapitre 6 : Le Bouchon Solidaire : Attaché mais chiant	27
Chapitre 7 : La Police du Voisinage : L'inspecteur des sacs	32
Chapitre 8 : Le Compost en Appartement : L'élevage de moucheron	37
Chapitre 9 : Le Tiroir aux Piles : Le cimetière radioactif	42
Chapitre 10 : Le Syndrome du Doute : 'Dans le doute, je recycle'	47
Chapitre 11 : Le Tri au Bureau : La décharge collective	52
Chapitre 12 : L'Arnaque Ultime : Le camion qui mélange tout	57

# Chapitre 1

## Le Spa pour Yaourts : Laver pour jeter

Regardez-vous bien en face, là, planté devant votre évier à 22h30, les mains plongées dans une eau à 40 degrés saturée de liquide vaisselle à la menthe bio. Qu'est-ce que vous tenez entre vos doigts crispés ? Est-ce l'alliance de votre grand-mère tombée dans le siphon ? Est-ce un cristal de Baccarat ? Non. C'est un pot de yaourt en plastique à 0,02 centime d'euro, un résidu de polypropylène qui a contenu trois cuillerées de « Velouté Fruix » à la fraise. Et vous êtes là, avec le côté vert de l'éponge, à frotter le fond pour qu'il n'y reste plus une seule molécule de produit laitier. Vous êtes en train de donner un bain moussant à un futur cadavre. Vous offrez un séjour en thalasso à un déchet. Félicitations, vous avez officiellement atteint le stade terminal de la névrose écologique.

C'est le grand paradoxe de notre époque : nous traitons nos ordures avec plus de dignité que nos semblables. On ne lave pas ses enfants avec autant de soin qu'un pot de Danone destiné à la décharge. On gratte, on rince, on essuie – car oui, certains d'entre vous utilisent un essuie-tout propre pour sécher le pot, pour ne pas « souiller » le bac de tri. C'est fascinant. C'est comme si on maquillait un condamné à mort avant de le pousser dans la trappe. « Il faut qu'il soit présentable pour la guillotine, c'est une question de respect. »

Analysons la thermodynamique de votre bêtise. Pour « sauver la planète », vous utilisez environ cinq litres d'eau potable — une ressource qui commence à se faire aussi rare qu'un neurone chez un influenceur — que vous avez fait chauffer à l'électricité ou au gaz (merci l'empreinte carbone). Vous y ajoutez des tensioactifs chimiques qui vont aller bousiller la libido des batraciens dans la rivière locale. Tout ça pour quoi ? Pour que votre pot de plastique arrive « propre » au centre de tri.

Le tri sélectif est devenu la nouvelle religion, et le rinçage du pot de yaourt en est le baptême obligatoire. Vous avez peur du jugement du Grand Trieur ? Vous craignez que si un employé de Veolia voit une trace de myrtille au fond du bac, il ne débarque chez vous avec le GIGN du recyclage pour confisquer vos ampoules basse consommation ? « Monsieur, on a trouvé du ferment lactique sur du plastique de catégorie 5. Suivez-nous, vous allez faire dix ans de compostage forcé en Guyane. »

Et si on poussait la logique jusqu'au bout ? Soyons cohérents dans notre folie. Si l'on doit laver tout ce qui a été en contact avec de la matière organique avant de s'en débarrasser, pourquoi s'arrêter en si bon chemin ? Est-ce qu'on lave notre papier toilette avant de tirer la chasse ? Après tout, il va dans le circuit de traitement des eaux. Ce serait quand même plus poli pour les bactéries de la station d'épuration si on leur envoyait du Lotus triple épaisseur parfumé à la lavande et préalablement passé à la machine à 60 degrés. Imaginez la scène : vous sortez des toilettes, vous vous dirigez vers le lavabo, et vous commencez à savonner délicatement votre PQ usagé. « Je fais ma part, j'optimise le retraitement. » Si vous trouvez cette image révoltante, sachez que c'est exactement ce que vous faites avec votre pot de yaourt. C'est juste que le yaourt sent meilleur que ce que vous produisez dans la petite pièce au fond du couloir, mais sur l'échelle de l'absurdité comptable, on est sur la même graduation.

On en est là : le Spa pour Yaourts. Un service de conciergerie pour emballages perdus. On dépense deux euros d'énergie et d'eau pour « nettoyer » un objet qui ne sera, dans 90 % des cas, jamais recyclé parce que le plastique souple est une plaie industrielle que personne ne sait gérer. Votre pot de yaourt propre, il va finir brûlé dans un incinérateur géant. Mais attention ! Il brûlera \*propre\*. Il dégagera des fumées toxiques, certes, mais des fumées qui n'ont pas l'odeur du lait tourné. C'est ça, le progrès. C'est le luxe suprême : le déchet de standing.

Et que dire de cette petite brosse spéciale ? Oui, je vous ai vus. Ceux qui ont acheté une brosse à long manche spécifiquement conçue pour atteindre les recoins des

bouteilles de ketchup et des pots de mayonnaise. Vous passez dix minutes à lutter contre le gras d'une mayo industrielle. Vous transpirez. Vous gaspillez du liquide vaisselle. À la fin, la bouteille brille comme un trophée de Formule 1. Vous la posez fièrement dans la poubelle jaune, avec le sentiment du devoir accompli. Vous avez l'impression d'avoir sauvé un ours polaire. En réalité, l'ours polaire vient de perdre deux centimètres de banquise juste pour chauffer l'eau que vous avez utilisée pour nettoyer votre flacon de "Squeeze" à deux balles.

C'est une forme de TOC collectif, une psychose ménagère déguisée en vertu citoyenne. On lave pour jeter. C'est l'acte le plus nihiliste de l'histoire de l'humanité. C'est Sisyphe avec une éponge Spontex. On nettoie le néant. On prépare le vide. On frotte l'inutile.

Si un extraterrestre débarquait demain et observait un humain moyen en train de récurer scrupuleusement l'intérieur d'une boîte de conserve de sardines avant de la balancer dans un trou, il repartirait direct en notant dans son rapport : « Espèce non intelligente. Obsédée par la propreté de ses déchets. Consacre plus d'énergie à laver ses détritiques qu'à nourrir ses semblables. À vaporiser sans sommation. »

Et le pire, c'est l'argument de l'odeur. « Ah mais si je ne lave pas, ça sent mauvais dans la cuisine ! » Ah ! Voilà la vérité ! Ce n'est pas pour la planète, c'est pour vos petites narines délicates de bourgeois en transition écologique. Vous avez peur que votre poubelle sente... la poubelle ? Quelle surprise ! Une poubelle qui ne sent pas la rose, c'est un scandale national. Alors, au lieu de descendre votre sac plus souvent ou d'investir dans un bac hermétique, vous préférez transformer votre cuisine en annexe de la Lyonnaise des Eaux.

Vous êtes les rois du gaspillage vertueux. Vous êtes capables de faire tourner un lave-vaisselle à moitié vide « juste pour que les pots de crème fraîche ne collent pas ». Vous êtes les champions du monde du contre-sens. On lave le plastique, on repasse les chiffons, on brosse les épluchures. Demain, on nous demandera de shampooiner

nos mégots de cigarettes avant de les mettre au cendrier pour ne pas polluer l'air de l'usine de traitement. Et vous le ferez. Vous achèterez le « Head & Shoulders spécial mégots » à 15 euros le flacon de 50ml.

Le Spa pour Yaourts n'est que le début. C'est la porte ouverte à toutes les dérives de la "pureté" matérielle. On est en train de créer une société où l'on préfère avoir un déchet propre qu'une conscience claire. On s'achète une moralité à coups de jets d'eau chaude, en ignorant superbement que le geste même de nettoyer ce qui est destiné à la destruction est l'insulte ultime à la logique élémentaire.

La prochaine fois que vous serez là, l'éponge à la main, face à ce pot de yaourt vide qui vous regarde avec l'ironie d'un objet qui va vous survivre de trois cents ans, posez-vous la question : qui est le plus propre ? Le pot que vous décassez, ou vous, qui êtes en train de vider les nappes phréatiques pour satisfaire un ego en manque de validation environnementale ?

Allez, posez cette éponge. Laissez ce reste de yaourt à la vanille là où il est. Il n'a pas besoin de vacances au spa. Il a juste besoin qu'on lui foute la paix avant qu'il n'aille rejoindre ses milliards de frères au fond d'un trou ou dans l'estomac d'une tortue luth. Soyez sales, soyez économes, soyez logiques. Mais par pitié, arrêtez de donner le bain à vos ordures. Elles n'ont pas prévu de sortir en boîte ce soir.

## Chapitre 2

### Le Doctorat en Hiéroglyphes : Le logo 'Point Vert'

Vous êtes là, debout dans votre cuisine à 23h15, les pieds nus sur le carrelage froid, les yeux vitreux, en train d'ausculter un paquet de biscuits industriels avec la concentration d'un neurochirurgien opérant à cœur ouvert. On vous a vendu la transition écologique comme un long fleuve tranquille de gestes citoyens, mais la réalité, c'est que vous êtes en train de passer un doctorat en sémiologie appliquée au milieu des épluchures de carottes.

Regardez-moi cette boîte. Observez la profusion de glyphes, de hiéroglyphes et de pictogrammes ésotériques qui recouvrent le carton. C'est le Code Da Vinci, version ordures ménagères. Si Robert Langdon devait résoudre une énigme pour sauver le Vatican en se basant uniquement sur les logos de recyclage des emballages de lasagnes surgelées, l'humanité serait déjà réduite en cendres, et le Pape finirait composté dans un bac à biodéchets.

On nous parle de « simplification ». Mon œil. Regardez cette flèche qui tourne sur elle-même. Puis celle qui part vers la droite mais fait un demi-tour acrobatique pour s'auto-pénétrer par le haut. C'est un véritable Kamasutra de l'aluminium. À quel moment le design industriel est-il devenu une partouze géométrique ? On dirait que les graphistes d'Eco-Emballages ont été recrutés après un bad trip sous LSD dans une usine de tri du Pendjab. On a des triangles avec des chiffres dedans (1, 2, 5, 7... c'est le tiercé ? On gagne quoi si on a le bon plastique ?), des petits bonhommes qui jettent des trucs dans des paniers de basket invisibles, et des mains qui tiennent des globes terrestres comme s'ils s'apprêtaient à les bouffer.

Et puis, il y a le roi des imposteurs. Le « Point Vert ».

Ah, le Point Vert ! C'est le plus grand hold-up intellectuel de l'histoire de l'humanité depuis que quelqu'un a décrété que les Crocs étaient des chaussures acceptables en public. Vous le voyez, ce petit cercle composé de deux flèches entrelacées, l'une vert foncé, l'autre vert clair ? Vous pensez, avec votre candeur touchante de mouton en quête de rédemption, que cela signifie que l'emballage est recyclable ?

Raté.

Le Point Vert signifie uniquement que le fabricant a payé une contribution financière à un organisme de tri. C'est une taxe de protection mafieuse déguisée en label écologique. C'est l'équivalent industriel de payer une indulgence à l'Église au Moyen Âge : « Je pollue comme un porc avec du plastique non dégradé issu du pétrole de schiste, mais j'ai filé un chèque à Citeo, alors voici mon petit logo vert pour que le client se sente moins coupable en achetant ses portions individuelles de fromage sous vide ». C'est le summum du cynisme : un logo de recyclage qui ne garantit pas le recyclage. C'est comme si un label « Viande de Qualité » sur un steak signifiait juste que le boucher a payé son abonnement au Figaro.

Mais vous, vous ne le savez pas. Vous êtes là, face à vos trois poubelles (la jaune, la bleue, la noire, ou la marron selon que votre maire est un progressiste ou un nostalgique du Moyen Âge), et vous vivez une crise existentielle devant un pot de crème fraîche.

« Alors, le couvercle est en alu, mais le corps est en plastique... mais attendez, il y a une étiquette en papier collée dessus. Si je jette le tout, est-ce que je crée une faille spatio-temporelle dans le centre de tri d'Aubervilliers ? Est-ce qu'une turbine va exploser à cause de mon ignorance ? »

Le doute s'installe. On regarde le logo « Triman ». Vous savez, ce petit bonhomme noir qui tend la main vers trois flèches. On dirait qu'il fait un salut nazi à un

ventilateur, ou qu'il essaie désespérément d'attraper un frisbee qui s'échappe. Le message est clair : « Démerdez-vous ». Il y a une petite notice à côté, écrite en police 2, qu'on ne peut lire qu'avec un microscope électronique ou en étant une chauve-souris : « Film plastique à jeter, barquette à recycler, opercule à brûler lors d'un rituel satanique sous la pleine lune ».

On passe dix minutes à décortiquer l'emballage comme si on préparait un attentat à la bombe. On sépare le carton du plastique avec la précision d'un horloger suisse. On sue. On commence à haïr le yaourt. On hait la vache qui a produit le lait. On hait le camionneur qui l'a livré. Et finalement, au bout de cette agonie intellectuelle, on se rend compte que le plastique en question porte le numéro « 7 », ce qui signifie « AUTRES ».

« Autres ». C'est la catégorie « On ne sait pas ce que c'est, probablement un mélange de résines toxiques et de rêves brisés, personne ne sait comment recycler ça, même pas Dieu ».

C'est là que le désespoir s'empare de vous. Vous regardez votre poubelle « Tout-venant » — ce trou noir de la conscience environnementale, ce placard à cadavres où finissent toutes vos ambitions de sauver les ours polaires. Et vous craquez. Vous balancez tout dedans d'un geste brusque, avec la haine d'un étudiant qui rend copie blanche. Vous vous sentez comme un criminel de guerre, mais un criminel fatigué.

Le système a gagné. Les designers de logos ont réussi leur mission : vous rendre tellement dingue avec leurs rébus de flèches circulaires que vous finissez par tout jeter dans la même benne par simple instinct de survie mentale.

Il faut dire que l'industrie de l'emballage est gérée par des sadiques. Pourquoi faire simple quand on peut créer un labyrinthe de normes ? On a des plastiques qui ressemblent à du papier, du papier qui est plastifié, et des bioplastiques qui ne se

compostent que si vous les enterrez à 400 mètres de profondeur dans un sol maintenu à 65 degrés pendant trois ans par une source géothermique. Mais sur l'emballage, il y a une image de marguerite. Alors vous, l'idiot utile, vous nettoyez le pot (cf. chapitre précédent, vous êtes toujours une buse), vous cherchez le logo, vous ne comprenez pas si la flèche qui pointe vers le haut signifie « Recyclable » ou « Envoyez ça vers le soleil », et vous finissez par culpabiliser.

La culpabilité, c'est le moteur de ce cirque. En nous balançant ces hiéroglyphes indéchiffrables, les industriels déplacent la responsabilité. Si la planète crève sous le plastique, ce n'est pas parce qu'ils produisent 300 millions de tonnes de merde par an. Non, c'est parce que VOUS, pauvre crétin, vous avez mis le plastique n°5 dans la poubelle jaune alors que dans votre commune, on ne prend que le n°2 le mardi après 16h. C'est de votre faute si la tortue luth s'étouffe avec un bouchon de bouteille de soda ; vous n'aviez qu'à mieux lire le schéma de la flèche qui fait un looping.

On vit dans une simulation où trier ses déchets est devenu un jeu de rôle grandeur nature avec des règles écrites en sanskrit. Les gens qui ont inventé ces logos sont les mêmes qui écrivent les notices de montage IKEA ou les conditions générales d'utilisation d'iTunes. Leur but est de vous briser. Ils veulent que vous fixiez cet emballage de jambon jusqu'à ce que vos yeux saignent.

Et le pire ? Le pire, c'est le sentiment de triomphe quand vous pensez avoir compris. « Ah ! Cette fois je t'ai eu, petit logo de merde ! C'est marqué 'Pensez au tri', avec une poubelle dessinée. Ça veut dire que ça se recycle ! »

Non, Simone. Ça veut juste dire qu'ils t'encouragent à « penser » au tri. Pas à le faire. C'est un conseil philosophique. « Pensez au tri, méditez sur la vacuité de la consommation, réfléchissez à l'impermanence des choses, mais sachez que ce bout de polystyrène sera encore là quand le soleil se transformera en géante rouge et engloutira la Terre. »

Alors, la prochaine fois que vous serez face à cet emballage qui ressemble à un

schéma de propulsion de la NASA, faites-vous une faveur. Ne cherchez pas la flèche. Ne cherchez pas le chiffre. Ne cherchez pas le petit bonhomme qui fait du basket. Acceptez votre condition d'idiot dans un système conçu par des génies du mal. Jetez-le là où vous pouvez, et consacrez ces dix minutes de votre vie à quelque chose d'utile. Apprenez le ukulélé. Regardez le plafond. Criez un bon coup.

Parce qu'au final, que vous ayez déchiffré le hiéroglyphe ou non, le résultat est le même : ce bout de plastique finira probablement en microparticules dans le foie d'un saumon de l'Atlantique, lequel finira dans votre assiette la semaine prochaine. Le cycle de la vie, c'est ça, le vrai logo circulaire. Et lui, il n'a pas besoin de flèches pour fonctionner.

# Chapitre 3

## Tetris dans la Cuisine : Vivre dans une déchetterie

Bienvenue dans mon « appartement ». J'utilise des guillemets parce qu'à ce niveau de superficie, le terme technique exact est « placard à balais surévalué » ou « boîte à chaussures avec Wi-Fi ». Vingt mètres carrés. C'est l'espace vital accordé à un poney de compétition ou à un détenu en Norvège, à la différence près que le poney n'essaie pas de trier ses emballages de barquettes de lasagnes surgelées en trois flux distincts.

Dans cet espace, chaque millimètre est une ressource plus précieuse que le lithium. Normalement, on optimise pour le confort. On achète un canapé-lit, on accroche des miroirs pour donner une illusion de profondeur, on prie pour ne pas devenir claustrophobe en enfilant ses chaussettes. Mais pas moi. Moi, j'ai fait un choix radical. J'ai décidé que ma priorité n'était pas mon intégrité physique ou ma santé mentale, mais le bien-être de mes déchets.

Si vous entrez chez moi, vous ne verrez pas de salon. Vous verrez un centre de tri haute performance qui accepte occasionnellement de m'héberger pour la nuit. J'ai cinq poubelles. Cinq. Dans vingt mètres carrés, cela signifie que 25 % de ma surface au sol est désormais la propriété exclusive de la gestion des résidus ménagers. Mes épluchures de carottes ont un studio dédié de 40 litres, tandis que je dois me doucher en position fœtale pour ne pas cogner le distributeur de savon.

C'est le « Tetris de l'angoisse ». Chaque matin, je dois résoudre un puzzle architectural complexe pour simplement atteindre ma machine à café. Je pivote à 45 degrés pour éviter la tour de verre (le bac bleu), je fais un enjambé latéral par-dessus le bac à papier (le jaune fluo qui commence à pencher dangereusement vers la gauche comme la tour de Pise), et je finis par une reptation digne des commandos de marine

pour atteindre l'évier, car le bac à compost (le « bio-seau », ce sanctuaire de la putréfaction) bloque l'ouverture complète de la porte du placard.

Le tri sélectif dans un petit espace, c'est une pathologie psychiatrique qui ne dit pas son nom. C'est transformer son lieu de vie en une installation d'art contemporain intitulée \*« L'Homme est l'esclave de son yaourt »\*.

Parlons de mon canapé. Enfin, de ce qui en reste. J'ai dû m'en débarrasser l'hiver dernier. Pas parce qu'il était vieux, mais parce qu'il occupait l'espace vital nécessaire à la « Poubelle n°4 : Emballages Complexes et Déchets Spécifiques ». Vous savez, ce bac où l'on met les trucs qu'on ne sait pas où mettre, mais qu'on garde par culpabilité écologique. Les piles usagées, les ampoules grillées, ce chargeur de Nokia 3310 qu'on garde « au cas où » le réseau 5G s'effondrerait, et les opercules de yaourts qui contiennent plus de trois types de polymères différents.

Maintenant, quand j'invite des gens (ce qui arrive de moins en moins, bizarrement), je leur propose de s'asseoir sur un empilement de cartons de livraison Amazon, soigneusement aplatis et ficelés selon les rites de la secte du recyclage. « C'est un style industriel-minimaliste », je leur dis, alors qu'ils essaient de ne pas basculer dans le bac à bouteilles de vin vide. « Et fais attention où tu poses ton coude, tu es à deux doigts de contaminer le flux des fibres cellulosiques propres avec ton gras de pizza. »

Le pire, c'est le composteur d'appartement. Le fameux lombricomposteur. Le summum de la boboïtude suicidaire. Pour sauver la planète, j'ai accepté d'héberger deux mille vers de terre dans ma cuisine. Dans 20m<sup>2</sup>, les vers de terre ne sont pas des animaux domestiques, ce sont des colocataires. J'entends parfois leurs petits bruits de mastication la nuit. Je me surprends à leur parler. « Alors les gars, elle était comment cette peau de banane ? Un peu acide ? Désolé, c'est du bio, faites un effort. »

Ils vivent mieux que moi. Ils ont une humidité contrôlée, une alimentation variée et une vie sociale intense. Moi, je mange des pâtes debout au-dessus de l'évier parce que

la table à manger sert désormais de zone de décontamination pour les pots de confiture. Car oui, dans la religion de l'idiote qui lave ses déchets, on ne jette pas un pot de confiture sale. On le décape. On utilise trois litres d'eau chaude et du liquide vaisselle pour nettoyer un récipient qui sera de toute façon broyé et fondu à 1500 degrés dans un four industriel. Mais l'éthique de la propreté l'exige : mon déchet doit être plus propre que mon assiette.

Cette obsession transforme chaque geste du quotidien en une épreuve olympique de précision. Quand je finis un rouleau de papier toilette, je ne me contente pas de le jeter. Je m'arrête. Je réfléchis. Le mandrin est en carton, donc il va dans le bac jaune. Mais attendez, il reste une micro-trace de colle. Est-ce que la colle est recyclable ? Est-ce que je vais causer l'explosion d'une usine de retraitement à cause de ma négligence ? Dans le doute, je sors un scalpel et je retire la zone contaminée. Dix minutes de ma vie perdues pour un rouleau de Lotus.

Le plus drôle, c'est la réaction des autres. Quand ma mère vient me voir, elle regarde mon appartement et elle pleure. Elle ne voit pas mon engagement citoyen. Elle voit un fils trentenaire qui vit dans une déchetterie organisée par couleur. Elle voit que j'ai remplacé ma table de nuit par une caisse de journaux à recycler. Elle voit que mon seul décor mural est un calendrier de ramassage des ordures avec des annotations au fluo, car si je rate le passage du camion pour le verre, je perds l'usage de mon couloir pour les trois prochaines semaines.

« Tu devrais sortir, me dit-elle. Rencontrer une fille. »

Une fille ? Dans cet appartement ? « Bonjour, enchanté, enlève tes chaussures, fais attention à ne pas marcher sur le sac de bouchons en liège que je collecte pour une association, et si tu as une envie pressante, sache que les toilettes sont actuellement encombrées par mon stock de bidons de lessive vides que je compte transformer en jardinières urbaines un jour où j'aurai une poussée psychotique. »

C'est le paradoxe ultime de notre génération. On vit dans des espaces de plus en plus

petits, mais on nous demande de gérer des flux de déchets de plus en plus complexes. On nous vend le « minimalisme » sur Instagram, des photos d'appartements blancs et vides avec une seule plante verte. Mais la réalité du minimaliste éco-responsable, c'est une jungle de bacs en plastique empilés. Le vide ne se crée pas, il se remplace par du tri.

Chaque soir, je m'endors dans mon lit (qui est en fait un matelas posé sur des palettes de récupération, parce que "c'est écolo", et pas du tout parce que je n'ai plus la place pour un cadre de lit). Je regarde mes cinq poubelles, alignées comme des sentinelles au pied de mon sommeil. Elles brillent sous la lueur des lampadaires extérieurs. Elles sont mes chefs, mes maîtresses, mes propriétaires.

Je suis devenu le concierge de ma propre poubelle. Je paye un loyer exorbitant pour trier les restes d'une société de consommation qui s'en fout royalement. Pendant que je me demande si le plastique de mon paquet de biscuits est du type 1 ou du type 5, une multinationale déverse l'équivalent de mon poids en pétrole dans l'océan toutes les trois secondes. Mais c'est pas grave. Je suis un idiot. Un idiot propre, dans un appartement trop petit, avec des épluchures de carottes qui ont plus de confort spatial que moi.

Et le pire ? C'est que si on m'offrait une sixième poubelle pour les métaux rares ou les cheveux coupés, je trouverais probablement un moyen de la caser au-dessus de mon micro-ondes. Parce que dans le Tetris de la vie moderne, l'important n'est pas de gagner, c'est de s'assurer que chaque petit morceau de merde est bien emboîté à sa place avant que l'écran ne s'affiche « Game Over ».

# Chapitre 4

## Le Carton de Pizza : Le test de pureté

Vendredi soir, 21h12. L'apogée de la semaine. Le moment où la dignité humaine capitule officiellement devant l'appel du gras. La sonnette retentit, c'est le livreur. Il me tend cet objet sacré, chaud, odorant : le carton de pizza. À cet instant précis, je ne vois pas un futur déchet. Je vois le bonheur, emballé dans du cellulose ondulé. Je suis comme un gosse à Noël, sauf que le Père Noël porte un casque de scooter et sent la transpiration et le pot d'échappement.

Mais dès que la dernière part de \*Quatre Fromages\* disparaît dans mon gosier, le charme romantique s'évapore. La boîte n'est plus un écrin. Elle devient un cadavre. Un cadavre encombrant, encombré de preuves compromettantes. Et c'est là que l'angoisse commence. C'est là que je redeviens l'idiot de service, le neuro-chirurgien de la poubelle, le gardien du temple du tri sélectif.

Parce qu'en France, ou du moins dans la tête de mon syndic et des fascistes du recyclage, le carton de pizza n'est pas qu'un morceau de papier. C'est un test de pureté morale. Une épreuve mystique. On nous a vendu l'idée que le carton va dans la poubelle jaune, n'est-ce pas ? « Tout ce qui est en carton se recycle ! », disent les brochures avec des dessins d'enfants qui sourient, probablement payés par le lobby du Prozac. Mais lisez les petits caractères, les amis. Lisez la jurisprudence occulte du tri.

La règle est d'une cruauté absolue : s'il y a une trace de gras de la taille d'une pièce de deux euros, le carton est banni. Il est excommunié. Il devient un paria, un intouchable, un déchet résiduel destiné aux flammes éternelles de l'incinérateur.

Regardez votre boîte de pizza. Posez-la sur la table basse, sous le spot halogène, comme si vous examiniez une pièce à conviction dans *\*Les Experts : Poubelle Sud\**. Regardez cette tache. On dirait une carte de l'archipel des Cyclades dessinée avec du cholestérol de synthèse. C'est de l'huile d'olive pimentée mélangée à de la sueur de mozzarella bon marché. Et cette tache, mes chers amis, c'est votre billet pour l'enfer ou pour le paradis vert.

Entrer dans la poubelle jaune avec un carton de pizza, c'est plus dur que d'entrer au Berghain à 4 heures du matin en portant un pull de Noël et des Crocs. Le couvercle jaune, c'est Sven Marquardt, le videur balaféré du club le plus sélect de Berlin. Il vous regarde de haut, ses capteurs optiques invisibles scannant la surface de votre carton.

— « Toi ? » grogne la poubelle.

— « Oui, c'est du carton, je... »

— « Il y a du gras, là. Près du coin inférieur gauche. C'est de la sauce tomate ? »

— « Non ! C'est... c'est une ombre ! Un effet d'optique ! »

— « Ne me mens pas. C'est une trace de pepperoni. Tu es souillé. Casse-toi. Va voir la poubelle noire. C'est là qu'on met les ratés de ton espèce. »

Alors, je fais quoi ? Je suis un idiot, rappelez-vous. Je ne peux pas simplement jeter le carton dans la poubelle noire. Ça serait un échec personnel. Une défaite face au système. Si je jette ce carton dans la poubelle d'ordures ménagères, je contribue au réchauffement climatique, à l'extinction des ours polaires et, probablement, à la prochaine pandémie de grippe aviaire. Ma conscience est une extension de mon bac de tri.

C'est là que commence l'opération chirurgicale. Je sors les ciseaux. Oui, vous avez bien entendu. Je découpe ma boîte de pizza. Je pratique une biopsie du déchet. Je sépare ce qui est pur de ce qui est corrompu. Le couvercle ? Généralement, il est immaculé. Il n'a jamais touché la garniture. C'est le petit ange de la famille. Lui, il a son pass VIP pour la poubelle jaune. Je le découpe avec une précision de diamantaire.

Ensuite, vient le fond de la boîte. L'enfer de Dante. Le champ de bataille où le fromage a lutté contre la gravité. Ici, chaque centimètre carré est suspect. Je découpe les bords qui sont restés secs. Je me retrouve avec une espèce de puzzle de carton ridicule, des petits triangles de papier propre que je jette dans le sac jaune avec le sentiment du devoir accompli. Il ne me reste plus qu'un carré de 15 centimètres sur 15, imbibé de gras jusqu'à la moelle, une relique huileuse qui ressemble au Suaire de Turin si le Christ avait été une Margherita avec supplément olives.

Et là, je stagne. Je regarde ce morceau de carton gras dans ma main. Je suis là, debout dans ma cuisine de 4 mètres carrés, à minuit, avec des ciseaux à la main et de la sauce tomate sous les ongles. À quel moment ma vie a-t-elle basculé ? À quel moment suis-je devenu le concierge zélé d'une multinationale du déchet qui, pendant que je découpe mon carton, est probablement en train de déverser des produits chimiques dans une rivière en Indonésie ?

On nous demande d'être parfaits. On nous demande une rigueur de moine trappiste pour nos ordures. Si j'ai le malheur de laisser passer cette tache de gras dans la poubelle jaune, je m'imagine déjà le centre de tri s'arrêter brutalement. Une sirène hurle. Les tapis roulants se figent. Un ingénieur en blouse blanche pointe du doigt mon morceau de carton : « ALERTE ! CONTAMINATION LIPIDIQUE DÉTECTÉE ! PROVENANCE : APPARTEMENT 4B ! » Le lendemain, j'ai le GIGN du recyclage qui défonce ma porte pour me demander des comptes sur mon manque de civisme.

C'est le génie du système : nous faire culpabiliser sur la taille d'une pièce de deux euros. Pendant que les yachts des milliardaires brûlent plus de gasoil en une heure que je n'en consommerai en trois vies, moi, je mesure l'indice de réfraction de l'huile sur mon emballage de pizza. Je suis l'idiot utile. Je lave mes pots de yaourt (alors qu'on sait tous que ça ne sert à rien car ils vont être brûlés de toute façon), je rince mes boîtes de conserve pour ne pas attirer les fourmis (ou par respect pour le

personnel du centre de tri, comme si je leur envoyais une lettre d'amour propre), et je pratique l'autopsie de mes emballages de fast-food.

Et le pire ? Le pire, c'est le regard des autres. Si mon voisin me voit mettre un carton de pizza entier dans la poubelle jaune, il va me juger. Je le sens. Il va me regarder comme si j'avais étranglé un chaton en public. Parce que dans la hiérarchie sociale de l'immeuble, celui qui trie mal est un paria. Un criminel de guerre climatique. On ne se parle plus de nos salaires ou de nos vies sexuelles, on s'évalue à la qualité de notre sac de tri. « Ah, j'ai vu que tu avais mis du papier bulle dans le bac bleu... tu sais que le polyéthylène basse densité n'est pas accepté ici ? » Ta gueule, Jean-Michel. Occupe-toi de tes bouchons de liège.

Mais je continue. Je continue parce que c'est ma seule manière de garder un semblant de contrôle sur un monde qui part en vrille. Si je peux contrôler la pureté de mon carton de pizza, alors peut-être que je peux empêcher la fonte des glaces. C'est ma pensée magique. Mon rituel obsessionnel-compulsif autorisé par l'État.

À la fin, je me retrouve avec mon petit tas de confettis de carton « purs » et mon moignon de carton « sale ». Je jette le sale dans la poubelle noire avec un sentiment de honte, comme si je cachais un cadavre sous le plancher. Puis je vide le sac jaune, fier de ma sélection, prêt à affronter le regard des autres.

Je suis un idiot propre. Je vis dans une boîte à chaussures, je paye un loyer qui absorbe 60 % de mon temps de vie, et je passe mes soirées à découper des emballages pour satisfaire une bureaucratie verte qui n'a de verte que la couleur de ses logos. Le carton de pizza est mon maître. Il est le miroir de ma servitude volontaire.

Et vous savez quoi ? Demain, je recommencerai. Parce qu'au fond, dans ce Tetris géant de la survie urbaine, la seule chose qui me donne l'impression d'être quelqu'un de bien, c'est de savoir que mon couvercle de Calzone est parfaitement sec, immaculé, prêt à être transformé en un rouleau de papier toilette recyclé qui me grattera le cul

dans six mois. C'est ça, le cycle de la vie. C'est ça, la victoire de l'idiot.

# Chapitre 5

## Le Concert de Minuit : Le bac à verre

Le sac pèse environ le poids d'un nouveau-né obèse, mais avec des angles nettement plus tranchants. C'est un sac de sport en toile renforcée — parce que le plastique, voyez-vous, a tendance à s'éventrer sous la pression de mon mode de vie — et à chaque pas que je fais sur le trottoir, il émet un petit cliquetis cristallin. \*Ting. Gling. Shhh.\* C'est le bruit de ma dignité qui s'effrite à mesure que j'approche de l'autel de fer vert bouteille situé à l'angle de la rue.

Il est vingt-trois heures trente. Un dimanche soir. Le moment où la ville retient son souffle avant de replonger dans l'apnée de la semaine de travail. C'est l'heure où les gens normaux dorment, où les gens sains préparent leur infusion de thym, et où moi, l'idiot propre, je m'apprête à donner un concert de percussions hépatiques pour tout le quartier.

Car rien ne hurle « Je suis un alcoolique responsable » avec autant de force que le fracas de quarante-cinq cadavres de Bordeaux s'écrasant dans un container vide au milieu du silence nocturne.

On nous parle de « geste citoyen ». On nous parle de « cycle de l'économie circulaire ». Mais personne ne parle de la trahison acoustique. Le container à verre est le seul outil administratif conçu pour transformer votre intimité honteuse en une émission de radio diffusée en Dolby Surround sur un rayon de trois pâtés de maisons. C'est le confessionnal du XXI<sup>e</sup> siècle, sauf qu'au lieu d'un prêtre qui vous murmure trois \*Ave Maria\*, vous avez une caisse de résonance en acier qui hurle à vos voisins : « **LE TYPE DU DEUXIÈME A FINI SA RÉSERVE DE CHARDONNAY ET IL AURAIT BIEN ATTAQUÉ LE LIQUOREUX SI LE CHIEN N'AVAIT PAS VOMI !** »

»

Je m'arrête devant la bête. Elle est là, immense, verte, sentant vaguement le vin aigre et la bière tiède. C'est le totem de ma névrose. Je regarde autour de moi. Pas un chat. Mais je sais qu'ils sont là. Derrière chaque volet clos, derrière chaque rideau Ikea, il y a un juge. Il y a Madame Michu qui note le tempo. Il y a le couple de cadres dynamiques qui se demande si le bruit qu'ils entendent est une fusillade ou juste mon foie qui démissionne.

C'est là que la stratégie entre en jeu. Parce que, voyez-vous, il y a plusieurs types de lanceurs de verre.

Il y a « Le Méthodique ». Celui qui dépose chaque bouteille avec la délicatesse d'un démineur. Il l'introduit doucement dans l'orifice caoutchouté, la lâche au dernier moment, espérant que la chute sera amortie par une couche de bouteilles préexistantes. \*Ploc.\* Raté. Ça résonne comme une détonation dans une cathédrale vide. Le Méthodique met vingt minutes à vider son sac. C'est une agonie lente. C'est le supplice de la goutte d'eau, version vin de table.

Il y a « Le Brutal ». Lui, il arrive, il retourne son sac, et il laisse la gravité faire le travail de la honte. C'est une avalanche de cristal. C'est la chute de l'Empire Romain en 75 centilitres. Un chaos sonore qui dure trois secondes, mais trois secondes si intenses que les alarmes des voitures se déclenchent et que les oiseaux se réveillent en pensant que c'est l'Apocalypse.

Moi, j'appartiens à une troisième catégorie : « Le Chef d'Orchestre de la Culpabilité ».

Je commence par les petites bières. Les 25cl. C'est le prélude. Un petit \*gling\* léger, presque joyeux. On pourrait croire que je suis juste un jeune homme festif qui a reçu quelques amis. C'est socialement acceptable. On imagine des rires, des chips, une

partie de Monopoly qui a dérapé. Puis, j'augmente le calibre. Les bouteilles de rouge. Le son devient plus grave, plus solennel. On passe de « la petite sauterie » à « la dépression fonctionnelle ». C'est le cœur du morceau. C'est là que le quartier comprend que je ne bois pas pour fêter quelque chose, mais pour oublier que je dois trier mes déchets.

Et enfin, le final. Le magnum de champagne. Le trophée de la solitude. Celui-là, il a un écho particulier. Il ne se contente pas de se briser ; il annonce la fin de la représentation. C'est le coup de gong qui signifie : « Voilà, je suis vide, tout comme ce sac, tout comme mon compte en banque, tout comme mon espérance de vie calculée par mon assureur. »

Pourquoi est-ce que je inflige ça à vingt-trois heures trente ? Parce que je suis un idiot propre, je vous l'ai dit. J'ai passé ma soirée à laver ces bouteilles. Oui, à les \*laver\*. Parce que j'ai peur qu'une goutte de résidu de Merlot ne vienne contaminer le processus de recyclage et n'empêche la création d'une future bouteille de Badoit. Je suis ce genre de débile qui rince son péché avant de le jeter à la face du monde. Je veux que mes débris soient étincelants. Si je dois être jugé par le voisinage, je veux qu'ils sachent que mes cadavres étaient propres.

Mais regardez l'absurdité du concept. Le système nous incite à être discrets, à être des citoyens modèles, à ne pas faire de vagues. Et pourtant, il nous oblige à transporter des instruments de percussion massifs jusqu'à un point de collecte qui amplifie le moindre de nos vices. C'est une mise au pilori acoustique. Le bac à verre est le seul endroit où la bureaucratie écologique rencontre le sadisme social.

Imaginez si on faisait la même chose pour les autres déchets. Si, quand vous jetez vos mouchoirs usagés, une voix de synthèse hurlait dans la rue : « RHUME OU PORNO ? LE DOSSIER EST OUVERT ! ». Ou si vos emballages de plats préparés déclenchaient une sirène de raid aérien pour prévenir tout le monde que vous êtes incapable de cuire des pâtes sans déclencher l'alarme incendie.

On vit dans une société qui prône la protection de la vie privée tout en nous obligeant à trier nos poubelles par transparence. Mon sac jaune est un scanner de mon intimité alimentaire. Mon sac noir est le cimetière de mes échecs organiques. Et le bac à verre ? Le bac à verre est mon bulletin de santé mentale.

Une fenêtre s'ouvre au troisième étage. C'est Monsieur Portal, le retraité qui vit avec un chat diabétique et une rancœur tenace envers tout ce qui a bougé depuis 1974.

— Ça va, on ne vous dérange pas trop ? hurle-t-il dans la nuit.

— Je recycle, Monsieur Portal ! Je sauve la planète ! Je réponds, la voix un peu trop aiguë, alors que je balance une bouteille de Gin qui explose avec le fracas d'un accident de TGV.

C'est ça, la grande ironie de l'idiot propre. On pense qu'en respectant les consignes de tri, on devient invisible, on se fond dans la masse des gens bien. On pense que le recyclage est une cape d'invisibilité morale. Mais à 23h30, devant le container, on est sous un projecteur de stade. On est le soliste d'une symphonie de la petite responsable.

Je vide les dernières bouteilles de rosé. \*Kling, klang, krach.\* Le bruit est magnifique, d'une certaine manière. C'est une démolition contrôlée. C'est le son de la transformation. Ces tessons seront bientôt fondus à 1500 degrés pour redevenir du verre, pour redevenir des bouteilles, pour être rachetées par un autre idiot qui les videra un autre dimanche soir, créant ainsi le mouvement perpétuel de la névrose urbaine.

Je rentre chez moi, le sac de sport léger, porté par le sentiment du devoir accompli. J'ai réveillé trois bébés, fait aboyer deux caniches et probablement confirmé à Monsieur Portal que j'étais une menace pour la paix civile, mais mes bouteilles sont dans le bon bac.

Je me couche avec cette satisfaction amère. Demain, j'aurai mal à la tête. Demain, j'aurai honte en croisant mes voisins dans l'ascenseur. Mais demain, je saurai qu'au fond de ce container vert, quelque part sous des tonnes de verre brisé, réside la preuve irréfutable que je suis un citoyen exemplaire. Un citoyen qui boit trop, certes, mais un citoyen qui ne mélange jamais le verre blanc et le verre coloré. Et dans ce monde en ruines, si ce n'est pas une victoire, je ne sais pas ce que c'est.

# Chapitre 6

## Le Bouchon Solidaire : Attaché mais chiant

Le réveil est une insulte. Ma bouche a le goût d'un cendrier qui aurait passé la nuit dans un local à poubelles et ma tête ressemble à un chantier de démolition où les ouvriers auraient décidé de faire des heures supplémentaires un lundi matin. C'est le prix de la citoyenneté exemplaire. Hier soir, j'étais le héros du tri sélectif, le chevalier blanc du conteneur à verre. Ce matin, je suis juste un type déshydraté qui cherche désespérément une source d'eau plate pour éteindre l'incendie qui ravage son œsophage.

Je me traîne jusqu'à la cuisine, cette pièce qui, à 7h02, ressemble à un interrogatoire de la CIA sous néons trop blancs. Je saisis une bouteille d'eau minérale. Une Cristaline. La bouteille du peuple. Celle qui ne juge pas. Je pose mes doigts sur le bouchon, prêt pour ce geste ancestral, ce mouvement de rotation fluide que l'humanité peaufine depuis l'invention du plastique. Et là, le drame.

\*Clac.\*

Le bouchon ne part pas. Il ne s'émancipe pas. Il reste là, accroché par un cordon ombilical en polypropylène rigide, me regardant avec l'insistance d'un ex toxique qui refuse de quitter l'appartement après la rupture. C'est le « bouchon solidaire ». Une invention de génie issue des bureaux feutrés de Bruxelles, où des gens qui boivent probablement de l'eau filtrée dans des carafes en cristal de Bohême ont décidé que mon destin de consommateur devait passer par une lutte gréco-romaine avec un morceau de plastique bleu.

Le concept est simple : pour éviter que les bouchons ne finissent dans l'estomac

d'une tortue luth au large des Galápagos, on les attache à la bouteille. C'est beau. C'est noble. Ça donne envie de chanter « We are the World » en triant ses opercules de yaourt. Mais dans la pratique, c'est une déclaration de guerre à l'anatomie humaine.

Je porte la bouteille à mes lèvres, l'œil vitreux, l'esprit embrumé. Et là, le bouchon solidaire décide d'exercer son droit de veto. Grâce à un effet ressort digne des meilleures catapultes médiévales, il bascule violemment vers l'arrière et vient se loger directement dans ma narine droite. Je ne bois pas, je subis un test PCR improvisé.

Je tente une seconde approche. Je pivote la bouteille de quarante-cinq degrés, pensant contourner l'obstacle. Grossière erreur. Le bouchon, tel un ninja de chez Danone, pivote avec une agilité diabolique et vient me fouetter la cornée. C'est donc ça, l'écologie moderne ? On sauve une tortue à l'autre bout du monde en éborgnant un graphiste en retard dans le 11<sup>ème</sup> arrondissement ? Est-ce que la tortue apprécie le sacrifice de mon épithélium cornéen ? Est-ce qu'elle se dit, en broutant ses algues : « Merci Jean-Eudes pour ton œil gauche, je me sens beaucoup plus légère » ?

Le bouchon solidaire est le summum de l'écologie punitive de proximité. C'est le genre de mesure conçue par des gens qui pensent que le principal problème de l'humanité n'est pas le jet de kérosène des jets privés, mais le fait que Monsieur Tout-le-monde risque de perdre son bouchon de Volvic entre le canapé et la table basse. On a réussi à transformer un geste de survie élémentaire — s'hydrater — en un exercice de micro-chirurgie frustrant.

Et le pire, c'est le bruit. Ce petit \*crac\* sec quand on force pour essayer de l'arracher. Parce qu'on essaye tous de l'arracher, ne nous mentons pas. On se retrouve là, comme des primates en manque de calories, à tirer sur ce fil de plastique avec les dents, les doigts rouges, l'air hagard. Et quand on y parvient enfin, on se retrouve avec un bouchon dont le bord est désormais hérissé de petites pointes de plastique

acérées, transformant l'objet en une sorte d'arme blanche miniature. Félicitations : vous ne risquez plus d'étouffer une tortue, mais vous pouvez maintenant vous ouvrir la jugulaire en buvant un coup de San Pellegrino.

C'est le triomphe du « design de l'emmerdement maximum ». On nous explique que c'est pour notre bien, pour le bien de la planète, pour le bien des générations futures. Mais j'aimerais qu'on m'explique comment on en est arrivés à considérer que l'attachement permanent d'un bouchon est une avancée civilisationnelle majeure alors que, parallèlement, on continue de vendre des pommes de terre emballées individuellement dans du cellophane. C'est l'asymétrie de la culpabilité. On nous demande d'être des héros de la transition écologique en nous battant avec nos bouteilles d'eau, pendant que des cargos géants brûlent du fioul lourd pour acheminer des hand-spinners en plastique depuis Shenzhen.

Et le bouchon solidaire n'est que la partie émergée de l'iceberg de notre idiotie collective. Il est le symbole de cette ère où l'on préfère compliquer la vie de l'utilisateur plutôt que de s'attaquer au problème à la source. Pourquoi fabriquer autant de plastique ? Pourquoi ne pas revenir à la consigne ? Trop compliqué, messieurs-dames ! Il vaut mieux inventer un système qui vous oblige à vous enfoncer un morceau de plastique dans l'œil chaque fois que vous avez soif. C'est plus « disruptif ».

Je regarde ma bouteille. Le bouchon est là, pendant lamentablement, souillé par ma tentative de le dompter. Il a l'air d'une oreille cassée. Je me sens comme un idiot. Un idiot exemplaire, certes, mais un idiot quand même. Je bois enfin une gorgée, en maintenant le bouchon avec mon index comme si je faisais un signe de gang particulièrement complexe. L'eau coule un peu sur mon menton, car le bouchon crée une surépaisseur qui empêche une étanchéité parfaite entre mes lèvres et le goulot. Je suis un homme de 40 ans qui ne sait plus boire de l'eau proprement. Le progrès est en marche, et il a le visage d'un type mouillé qui plisse les yeux.

Mais le plus beau, c'est la suite. Une fois la bouteille vide, le protocole exige que je la jette dans la poubelle jaune, avec son bouchon bien attaché. C'est là que la « solidarité » prend tout son sens. Ils vont partir ensemble vers le centre de tri, main dans la main, tels les amants de Pompée figés dans le polyéthylène. Et là-bas, une machine ultra-sophistiquée, qui a coûté le PIB du Groenland, va se charger de... les séparer.

Oui, parce que pour recycler, il faut souvent séparer le corps de la bouteille (en PET) du bouchon (en PEHD). On a donc passé trois ans à concevoir un système pour les attacher de force, obligeant 500 millions d'Européens à s'irriter les narines quotidiennement, tout ça pour qu'une broyeuse industrielle vienne rompre ce pacte sacré en une milliseconde à l'autre bout de la chaîne. C'est le mariage forcé suivi d'un divorce automatique, le tout financé par votre agacement matinal.

Je repose la bouteille sur le plan de travail. Je me sens investi d'une mission. Je suis le maillon indispensable d'une chaîne de l'absurde qui tourne à plein régime. Je lave mes déchets, je trie mes verres par couleur, je me bats avec mes bouchons, et je finis avec une conjonctivite écologique.

Si une intelligence extraterrestre nous observe en ce moment, elle doit être fascinée. Elle doit se dire : « Regardez ces créatures. Elles ont scindé l'atome, marché sur la Lune, cartographié le génome humain, et maintenant elles passent dix minutes par jour à essayer de boire de l'eau sans se crever un œil avec un bouchon "solidaire". C'est fini, ils sont mûrs pour l'extinction. »

Je soupire et je sors de chez moi. Dans l'ascenseur, je croise Madame Michu. Elle a une petite griffure rouge sur la joue droite. Elle me regarde, je regarde sa balafre. On ne dit rien. On sait. C'est le signe de reconnaissance des citoyens responsables. C'est la cicatrice de la Cristaline. Nous sommes les soldats de la transition, les blessés de guerre du tri sélectif. On a peut-être l'air d'avoir perdu un combat contre un chat sauvage, mais au fond de nous, on sait qu'une tortue, quelque part, nous remercie. Ou

alors elle s'en fout royalement, ce qui est l'option la plus probable.

Je sors dans la rue, le soleil m'agresse, ma tête cogne toujours, mais je marche fièrement. Je suis un homme moderne. Je suis attaché à mes principes comme ce bouchon est attaché à son goulot : c'est chiant, ça ne sert à rien, ça fait mal, mais c'est la loi. Et dans un monde qui s'effondre, s'accrocher à un morceau de plastique inutile est peut-être la seule forme de dignité qu'il nous reste.

# Chapitre 7

## La Police du Voisinage : L'inspecteur des sacs

Le local à poubelles de l'immeuble, c'est le confessionnal du XXI<sup>e</sup> siècle. C'est là que tombent les masques, entre une boîte de pizza dégoulinante et un flacon de gel douche vide. On peut s'inventer une vie de cadre dynamique amateur de quinoa sur Instagram, la réalité finit toujours par transpirer à travers un sac translucide de trente litres. Et dans cette église du détrit, il y a un grand prêtre. Un inquisiteur. Un homme dont la vie est si vide qu'il a décidé de la remplir avec les restes de la vôtre.

Je l'aperçois avant même d'entrer. Il est là, posté devant les bacs jaunes comme un garde prétorien devant le palais de César. C'est Monsieur Laugier. Laugier ne travaille plus depuis la chute du mur de Berlin, ou alors il a été licencié pour excès de zèle dans une usine de tri, je ne sais pas. Il porte un gilet réfléchissant — oui, à l'intérieur de l'immeuble — et une paire de gants en latex bleu électrique. Il a l'air d'un chirurgien qui s'apprête à opérer une tumeur, sauf que la tumeur, c'est mon sac poubelle.

— « Monsieur Lefebvre. On se relâche sur le polypropylène, à ce que je vois ? »

Sa voix est un sifflement de pneu qui se dégonfle. Je m'arrête, mon sac à la main, tel un criminel pris en flagrant délit de possession d'arme de guerre. Je n'ai rien fait, mais je transpire déjà. Laugier possède ce don unique de vous faire sentir comme un terroriste climatique parce que vous n'avez pas décollé l'étiquette en papier d'un flacon de ketchup.

— « Bonjour, Monsieur Laugier. Non, je... je passais juste déposer ça. »

— « "Déposer ça" ? Comme on abandonne un nouveau-né sur le parvis d'une église ? »

»

Il s'approche. Il renifle l'air. Il a développé un odorat canin capable de détecter une opercule de yaourt mal rincée à travers trois couches de plastique. Il désigne mon sac d'un doigt accusateur.

— « Posez-le sur la table d'autopsie. »

La "table d'autopsie", c'est le capot plat du bac vert. Je m'exécute. Je suis un lâche. Je pourrais l'envoyer paître, lui dire que ma vie privée s'arrête au nœud coulissant de mon sac, mais on ne discute pas avec la Police du Voisinage. Ces gens-là ont le bras long. Ils écrivent des mots passifs-agressifs dans l'ascenseur. Ils appellent le syndic pour une trace de boue dans le hall. Ils sont les gardiens du néant.

Laugier dénoue mon sac avec une dextérité de prestidigitateur. Il plonge les mains dedans. C'est le moment où ma dignité quitte définitivement la pièce.

— « Ah. Une barquette de jambon », dit-il, le ton chargé d'un mépris aristocratique. « Plastique souple de type PE-LD. Vous l'avez mise avec le plastique dur de type PE-HD. C'est une déclaration de guerre, Lefebvre ? Vous voulez que le centre de tri de l'agglomération explose ? »

Je bredouille une excuse sur la fatigue, sur le fait que, globalement, c'est du plastique. Erreur fatale. Laugier se redresse, les yeux injectés de sang.

— « "C'est du plastique" ? Et une baleine, c'est un poisson, peut-être ? Un plastique souple ne se traite pas comme un plastique dur ! Le souple, ça s'enroule autour des roulements des machines ! Ça grippe les engrenages de la transition écologique ! Vous n'êtes pas en train de jeter un déchet, vous êtes en train de saboter l'avenir de vos propres enfants ! »

Je n'ai pas d'enfants, mais je n'ose pas lui dire. Il serait capable de m'accuser de ne pas produire assez de futurs trieurs. Il continue son inspection. Il ressort une bouteille de lait. Il l'examine sous la lumière blafarde du néon comme s'il s'agissait d'un parchemin de la mer Morte.

— « Le bouchon est resté solidaire. Bien. Mais... qu'est-ce que c'est que ça ? »

Il gratte le fond de la bouteille avec son ongle ganté.

— « Une goutte de lait. Une goutte de lait fermenté, Lefebvre. Vous savez ce que ça fait, une goutte de lait dans un bac de recyclage par trente degrés ? Ça crée un écosystème. Ça engendre des moisissures qui vont contaminer l'intégralité de la benne. À cause de votre paresse stomacale, trois cents kilos de plastique vont finir à l'incinérateur. Vous vous rendez compte ? Vous venez de brûler une forêt de pins à vous tout seul. »

Laugier ne se contente pas de juger votre capacité à trier. Il fait l'exégèse de votre existence à travers vos restes. C'est un archéologue de la honte.

— « Beaucoup de plats préparés cette semaine, je vois », remarque-t-il en extrayant une boîte de lasagnes surgelées. « Manque de temps ? Ou simple abandon de toute hygiène de vie ? Le carton est souillé par la sauce tomate. Il ne va pas dans le jaune, Lefebvre. Il va dans le gris. Le carton souillé est le paria du tri. Si vous mélangez le pur et l'impur, on ne s'en sortira jamais. »

On est en plein Lévitique version gestion des déchets. Je regarde Laugier. Il a un morceau de salade flétrie collé sur son gant. Il est heureux. Il n'a jamais été aussi vivant que depuis qu'il analyse la décomposition de mon quotidien. C'est sa drogue. Le tri sélectif lui a donné un pouvoir régalien sur ses semblables. Avant, il était probablement un petit chef de bureau insignifiant. Aujourd'hui, il est le juge, le juré et le bourreau du bac de 600 litres.

— « Et ça ? » lance-t-il en sortant un objet que j'avais essayé de camoufler au fond du sac.

C'est un emballage de sextoy. Enfin, de la boîte d'un masseur cervical que j'ai acheté en ligne pour calmer mes migraines de citoyen responsable. Sur la boîte, il y a une photo d'une femme qui a l'air d'avoir atteint le nirvana grâce à des vibrations à 40 hertz.

— « C'est... un appareil de massage », je balbutie.

— « C'est surtout du carton pelliculé avec un insert en polystyrène expansé et un film rétractable », tranche Laugier sans même sourciller devant la dimension érotique du déchet. « Vous avez trois types de matériaux différents ici. Et vous avez tout jeté d'un bloc. C'est de la paresse intellectuelle. C'est de la luxure environnementale. Vous jouissez de la technologie, mais vous refusez d'en assumer le deuil ! »

Il commence à démonter la boîte avec ses dents — non, il sort un cutter de sa poche, c'est presque plus effrayant. Il sépare les couches avec une précision chirurgicale. Je me sens nu. J'ai l'impression qu'il est en train de disséquer mon âme sur le carrelage froid du local.

— « Voilà », dit-il en disposant les morceaux en éventail sur le bac. « Ça, c'est du tri. Ça, c'est de la civilisation. Vous devriez me remercier. Sans moi, votre karma écologique serait plus noir qu'une marée noire de chez Total. »

Je réalise soudain que le monde se divise en deux catégories : ceux qui lavent leurs déchets comme des idiots (moi) et ceux qui surveillent ceux qui lavent leurs déchets (lui). C'est une symbiose parfaite. Un écosystème de la culpabilité.

Je récupère mon sac, désormais à moitié vide et complètement éventré.

— « Merci, Monsieur Laugier. Je ferai plus attention la prochaine fois. »

— « On dit tous ça, Lefebvre. Mais la tentation du "tout-venant" est grande. C'est le chemin facile. L'autoroute vers l'extinction. »

Je m'apprête à sortir quand il me rattrape par la manche. Son regard devient soudain très sérieux, presque complice.

— « Juste une chose... La prochaine fois, pour vos conserves de thon... »

— « Oui ? »

— « Retirez bien la languette métallique. Elle ne fond pas à la même température que la boîte. Ça crée des impuretés dans l'acier recyclé. On n'a pas envie que nos futures voitures soient faites avec des restes de poissons, n'est-ce pas ? »

Je hoche la tête, hébété. Je sors du local, l'air frais de la rue me fouette le visage. Je me sens comme un ex-détenu qui vient de passer trois heures en salle d'interrogatoire. Je regarde mes mains. Elles tremblent un peu.

En marchant vers le métro, je croise une poubelle de rue, une de celles qui débordent de gobelets en plastique, de canettes et de journaux gratuits. Un chaos joyeux et anarchique. Pendant une seconde, j'ai envie de tout vider par terre, de mélanger le verre avec les piles, de jeter des pneus dans une rivière, de devenir un barbare, un vrai.

Mais je ne le fais pas. Parce que je sais que quelque part, dans l'ombre d'un local à poubelles, Monsieur Laugier attend. Il attend que je faiblisse. Et dans cette société de la surveillance verte, la peur du gendarme n'est rien à côté de la peur du voisin qui sait que vous n'avez pas rincé votre pot de rillettes.

Je soupire et j'ajuste mon masque. Je suis un citoyen modèle. Je suis un lâche. Mais au moins, mon polypropylène est rangé par ordre alphabétique.

# Chapitre 8

## Le Compost en Appartement : L'élevage de moucheron

L'idée m'a été vendue par une brochure en papier recyclé qui sentait bon l'eucalyptus et la supériorité morale. Sur la couverture, une femme d'une trentaine d'années, incroyablement propre, souriait à une poignée de terre noire en plein milieu de son salon de 15 mètres carrés. Le slogan disait : « Rendez à la terre ce qu'elle vous a donné. » À l'époque, j'étais jeune, j'étais con, et j'avais des épluchures de butternut qui s'ennuyaient.

Personne ne vous dit la vérité sur le compost d'appartement. On vous parle de « cycle de la vie », de « biomasse » et d'« or noir ». On ne vous parle jamais de l'Oda de la Décomposition Organique en Milieu Confiné. Parce que, soyons lucides : quand vous mettez des restes de végétaux dans une boîte en plastique hermétique sous votre évier, vous ne créez pas un écosystème. Vous créez une fosse commune pour brocolis.

Le composteur, cet objet de désir urbain, ressemble à un tabouret design conçu par un architecte scandinave sous ecstasy. À l'intérieur, vous êtes censé entretenir une « litière ». C'est le mot technique pour dire : un tas de cartons de pizza déchiquetés et de restes de salade en train de muter. On vous explique qu'il faut un équilibre subtil entre le « vert » (l'azote) et le « brun » (le carbone). Si vous mettez trop de vert, ça pue la mort. Si vous mettez trop de brun, rien ne se passe, vous avez juste une boîte remplie de vieux cartons secs, ce qui est techniquement le début d'une maladie mentale appelée syllogomanie, mais avec l'étiquette « éco-responsable ».

Puis, vient le jour du Grand Relâchement. Un soir de flemme, vous jetez un reste de melon un peu trop juteux. Et là, c'est le signal. Le banquet est ouvert.

Le premier moucheron arrive. Seul. C'est l'éclaireur. La \*Drosophila melanogaster\*. Un petit point noir qui flotte devant votre écran d'ordinateur pendant que vous essayez de remplir votre déclaration d'impôts. Vous l'écartez d'un revers de main distrait. Grave erreur. Ce moucheron n'est pas là pour vous embêter. Il est là pour poser des balises GPS et appeler ses quatre mille cousins.

Vingt-quatre heures plus tard, vous n'avez plus un appartement. Vous avez une piste d'atterrissage.

On nous avait promis le retour à la nature, on a fini avec une version miniature des plaies d'Égypte. Ces mouchérons ne sont pas de simples insectes ; ce sont des commandos d'élite. Ils se déplacent en nuages tactiques. Si vous ouvrez le couvercle du composteur pour y déposer une malheureuse peau de banane, vous vous prenez un "Air Force One" de la moisissure en plein visage. Ils entrent dans votre nez, vos oreilles, vos souvenirs d'enfance.

Au bout d'une semaine, la cohabitation change de nature. Les mouchérons ont commencé à s'organiser. J'en ai vu trois en train de déplacer une pièce de deux euros sur le plan de travail. Je soupçonne qu'ils ont ouvert un compte joint. Hier soir, j'ai surpris une réunion syndicale sur le rebord de mon grille-pain ; ils demandaient une baisse de la luminosité et plus de trognons de poires. Ils ne s'enfuient plus quand j'approche. Ils s'écartent juste poliment pour me laisser passer, avec ce petit air condescendant de ceux qui savent qu'ils paient le loyer au prorata de leur masse corporelle totale.

Et l'odeur. Parlons-en de l'odeur.

Les manuels de « bobologie » appliquée vous jurent qu'un compost bien équilibré « sent la forêt après la pluie ». C'est un mensonge éhonté. À moins que votre forêt ne soit située juste à côté d'une usine d'équarrissage de choux-fleurs en pleine canicule, ça ne sent pas la forêt. Ça sent le cadavre de brocoli qui a raté son train pour

l'au-delà. C'est une odeur acide, persistante, une fragrance qui s'accroche à vos rideaux et à votre âme. C'est le parfum « Eau de Décharge » par Jean-Paul Gaultier, si Jean-Paul avait décidé de vivre dans une benne à ordures à ciel ouvert.

Évidemment, j'ai essayé les remèdes de grand-mère. Le piège au vinaigre de cidre avec une goutte de liquide vaisselle. Une solution classique. Le lendemain, le bol était plein de cadavres, certes, mais les survivants utilisaient les corps de leurs frères tombés au combat comme des radeaux pour venir boire le vinaigre façon cocktail de bienvenue. Ils organisaient des pool-parties autour de ma coupelle. J'ai même essayé l'aspirateur. Passer l'aspirateur dans l'air pour gober des nuées de points noirs est l'activité la plus humiliante qu'un être humain puisse pratiquer, juste après le yoga du rire en entreprise. On se sent comme un Ghostbuster de sous-préfecture, gesticulant dans le vide pendant que le voisin de palier nous observe par l'œilleton.

D'ailleurs, le voisin. Monsieur Laugier.

Lui, il a le nez fin. Laugier, c'est le préfet de la pureté organique. Il ne se contente pas de trier, il ausculte les effluves du couloir. L'autre jour, je l'ai croisé devant l'ascenseur. Il a reniflé l'air avec une grimace de sommelier dégustant un bouchon de liège trempé dans du purin.

— « Ça fermente un peu chez vous, non, Monsieur ? » m'a-t-il lancé avec un sourire qui n'atteignait pas ses yeux de rapace. « Un problème de ratio carbone-azote ? Vous savez, le carton alvéolé est crucial pour l'aération. »

J'ai failli lui répondre que le seul ratio qui m'importait était celui de ma santé mentale par rapport au nombre de moucherons coincés dans ma brosse à dents, mais je me suis écrasé. J'ai bafouillé une excuse sur un ananas trop mûr. On ne rigole pas avec la police du compost. Si Laugier apprend que mon bac est devenu une zone autonome gérée par des drosophiles anarchistes, il appellera le syndic pour « menace biologique ».

Alors, je continue le simulacre. Je découpe mes rouleaux de papier toilette en

confettis de deux centimètres sur deux, comme un prisonnier de guerre qui prépare une évasion imaginaire, pour tenter d'éponger le jus de décomposition qui stagne au fond du bac. Ce jus, on l'appelle « le thé de compost ». Encore un nom charmant pour masquer l'horreur. C'est un liquide noir, visqueux, qui pourrait probablement servir de carburant pour une fusée spatiale ou d'arme chimique de catégorie B. On vous suggère de le diluer pour arroser vos plantes. J'ai essayé sur mon ficus. Il est mort en trois minutes. Je crois qu'il s'est suicidé pour ne plus avoir à boire ce nectar de l'enfer.

Le plus terrible dans cette aventure, c'est le sentiment de culpabilité. Parce que si ça rate, c'est de votre faute. C'est vous qui avez « mal nourri » vos vers. Oui, parce qu'il y a des vers. Des lombrics. Des êtres vivants dont vous êtes le dieu et le gardien. Si vous les oubliez, ils s'échappent. Il n'y a rien de plus pathétique que de retrouver un lombric desséché sur son parquet en chêne massif à trois heures du matin, alors qu'on allait juste chercher un verre d'eau. C'est un rappel sanglant que la nature n'a rien à faire dans un appartement du 11ème arrondissement. La nature, c'est sauvage, c'est brutal, et ça n'aime pas le carrelage de chez Leroy Merlin.

Pourtant, je n'abandonne pas. Je suis coincé dans l'engrenage. Je suis devenu l'esclave d'une boîte en plastique remplie de pourriture. Chaque matin, je vérifie la température de mon tas de déchets avec une anxiété que je ne réserve même pas à ma propre tension artérielle. Je parle aux moucheron. Je leur donne des prénoms. Il y a Kevin, le plus rapide, qui squatte le thermostat, et il y a la lignée des Louis, qui préfère stagner au-dessus de l'évier de la cuisine.

On nous a vendu la rédemption par le déchet. On nous a dit qu'en recyclant nos épluchures, on sauverait les ours polaires. Résultat : les ours sont toujours en train de fondre, mais moi, je vis dans un marais putride de deux-pièces-cuisine où la biodiversité se résume à une invasion de parasites et à une odeur de brocoli en phase terminale.

Je regarde mon composteur. Il vibre presque, sous la masse de vie grouillante qu'il

contient. Je sais que si je l'ouvrais maintenant, le nuage de moucherons serait si dense qu'il obscurcirait le soleil, ou du moins l'ampoule basse consommation de 40 watts qui pend au plafond.

Je soupire et je saisis un vieux catalogue de meubles. Je commence à le déchirer en fines lamelles. Il faut du carbone. Toujours plus de carbone. Sinon, le monstre va encore gronder. Et si Laugier repasse dans le couloir, je lui dirai que l'odeur, c'est juste un nouveau fromage artisanal. Un truc très exclusif. Très "nature".

C'est ça, être un citoyen moderne : transformer son logis en déchetterie expérimentale pour avoir le droit de se regarder dans la glace sans pleurer. Ou du moins, pour pouvoir pleurer sans que les moucherons ne viennent boire vos larmes, attirés par le sel et le désespoir organique.

# Chapitre 9

## Le Tiroir aux Piles : Le cimetière radioactif

Admettons-le, vous n'êtes pas une mauvaise personne. Vous êtes un saint laïc, un croisé de la transition énergétique, un héros du quotidien qui trie ses opercules de yaourt avec la ferveur d'un moine copiste. Et parce que vous êtes cette personne d'une moralité supérieure, vous ne jetteriez jamais, au grand jamais, une pile usagée dans la poubelle ordinaire. Ce serait comme poignarder un bébé phoque avec une barre d'uranium appauvri.

Alors, vous faites ce que nous faisons tous. Vous ouvrez le « Tiroir ».

Vous savez exactement de quel tiroir je parle. Celui qui se trouve généralement dans la cuisine, juste en dessous des couverts ou coincé entre les notices d'utilisation d'un cuiseur-vapeur acheté en 2012 et un jeu de clés dont personne ne connaît l'utilité, mais qu'on garde « au cas où » elles ouvriraient un coffre-fort en Suisse ou la porte d'une dimension parallèle. C'est là que commence le grand voyage vers l'oubli. C'est là que se situe le purgatoire électrochimique de votre appartement.

Le processus est toujours le même. Votre télécommande rend l'âme au milieu d'un épisode de documentaire animalier sur les bousiers (votre seule source d'inspiration spirituelle actuelle). Vous extrayez les deux cadavres cylindriques. Vous les soupesez. Elles ont l'air légères, vidées de leur substance, comme l'âme d'un stagiaire en fin de semaine. Vous devriez descendre au supermarché, là où trône ce bac en carton défoncé, rempli de piles qui se déversent sur le carrelage dans une indifférence totale. Mais il pleut. Ou il fait nuit. Ou vous avez la flemme de remettre un pantalon.

Alors vous dites cette phrase, ce mensonge universel qui alimente l'entropie de

l'univers : « Je les mets là pour l'instant, je les emmènerai la prochaine fois. »

Le « pour l'instant » est une unité de mesure temporelle qui, dans le milieu du recyclage domestique, oscille entre huit et quinze ans.

Quinze ans que le tiroir s'emplit. C'est une sédimentation géologique de la technologie de consommation. Au fond, on trouve les mastodontes : les piles D, ces énormes cylindres qui alimentaient les radiocassettes des années 90. Elles pèsent le poids d'un nourrisson et contiennent assez de mercure pour rendre fou l'intégralité du département de la Creuse. Juste au-dessus, on trouve les piles 9V, ces petits blocs rectangulaires avec leurs deux tétons sur le dessus, qui ressemblent à des robots miniatures ayant commis un suicide collectif. Et partout, saupoudrées comme du parmesan radioactif, des piles LR6 (AA) et LR3 (AAA) par centaines.

Mais regardez de plus près. Approchez votre visage de cette masse sombre. Vous sentez cette odeur ? Ce n'est pas seulement l'odeur du métal froid et du plastique vieux. C'est l'odeur de la mutation. Car voyez-vous, les piles ne se contentent pas de « rester » là. Elles interagissent. Dans l'obscurité du tiroir, loin du regard des hommes et de la police de l'environnement, une orgie chimique clandestine a lieu.

C'est ici que le concept de « cimetière » devient obsolète. Un cimetière, c'est calme. Votre tiroir, lui, est un accélérateur de particules pour les nuls.

Au bout de quelques années, les piles commencent à transpirer. C'est ce qu'on appelle pudiquement la « fuite d'électrolytes ». Dans le monde réel, c'est une sorte de nécrose technologique. Une poudre blanche, cristalline et hautement toxique commence à fleurir sur les pôles négatifs. C'est magnifique, d'une certaine manière. C'est le givre de l'apocalypse. On dirait que vos piles ont passé une nuit trop agitée avec un baron de la drogue colombien. Cette poudre grignote le métal, fusionne les objets entre eux. Votre pile Duracell de 2014 est désormais soudée à un vieux ticket de carte bleue et à une pile bouton dont la date de péremption remonte à l'ère

pré-Internet.

C'est là que la magie opère. Sous l'effet de la pression, de l'humidité ambiante et du cocktail de lithium, de cadmium, de plomb et de zinc, une conscience collective commence à émerger.

Vous pensiez stocker des déchets ? Vous cultivez une biomasse post-humaine.

L'autre jour, j'ai ouvert mon propre tiroir pour y chercher un élastique. J'ai entendu un sifflement. Un petit bruit de friture électrique, comme le murmure d'un data-center en plein burn-out. J'ai vu une pile 9V qui semblait avoir développé des membres rudimentaires faits de trombones oxydés et de miettes de pain. Elle essayait de traîner une Energizer AA vers le fond du tiroir, sans doute pour la sacrifier à leur dieu, un vieux chargeur de Nokia 3310 qui trône au sommet de la pile de câbles emmêlés.

C'est le stade ultime de l'écologie de comptoir : nous avons tellement peur de polluer l'extérieur que nous créons des écosystèmes mutants à l'intérieur. Nous transformons nos cuisines en zones d'exclusion d'une mini-Tchernobyl domestique, tout ça pour ne pas avoir à croiser le regard du caissier de Franprix avec notre sac de piles usagées.

Et le pire, c'est le moment du test. Car nous sommes des idiots optimistes. Parfois, la télécommande tombe encore en panne (souvent à cause d'un débordement de sauce soja, mais c'est un autre chapitre). On se précipite sur le tiroir aux piles. On plonge la main dans cette soupe primordiale de métaux lourds, on ignore les picotements sur la peau (ce n'est que l'acide qui vous rappelle que vous êtes vivant), et on cherche.

On en trouve une qui a l'air « propre ». Elle n'a pas encore de barbe blanche de cristaux toxiques. On la frotte vigoureusement sur son pull – parce que tout le monde sait que la friction sur de la laine redonne de l'énergie cinétique aux électrons, c'est de la physique de comptoir très avancée. On l'insère. On appuie sur le bouton. Rien. On la ressort, on la lèche (ne faites pas cette tête, on l'a tous fait, ce petit goût métallique

piquant qui réveille les papilles et détruit votre flore intestinale en une seconde).  
Toujours rien.

Alors, au lieu de la jeter, qu'est-ce qu'on fait ? On la remet dans le tiroir.

Parce qu'on se dit qu'elle n'est peut-être pas « morte », mais juste « fatiguée ». On lui accorde un congé de convalescence dans le cimetière radioactif. « Repose-toi, petite Energizer, tu reviendras plus forte dans cinq ans pour alimenter une balance de cuisine. »

C'est à ce moment-là que l'absurdité atteint son paroxysme. Nous stockons des cadavres dans l'espoir d'une résurrection technologique qui n'arrivera jamais. Le tiroir aux piles est le mémorial de notre incapacité à gérer la fin de vie des objets. C'est un monument à notre procrastination masquée par un vernis de bonne conscience environnementale.

Et pendant ce temps, la créature grandit. Un soir, vous entendrez un bruit de métal contre le bois. Le tiroir s'ouvrira tout seul. Une main faite de piles boutons et de connecteurs USB-C en sortira pour saisir votre dernier pack de bières. Vous ne pourrez pas résister. Après tout, c'est votre création. C'est votre progéniture électro-chimique.

Vous lui donnerez même un nom. Vous l'appellerez « Transition ». Et vous continuerez à laver vos pots de yaourt avec le sentiment du devoir accompli, alors que dans votre cuisine, le niveau de radiations dépasse désormais celui d'une centrale ukrainienne en 1986.

Mais au moins, vous n'avez pas jeté ces piles à la poubelle. Vous êtes quelqu'un de bien. Un peu irradié, certes, mais quelqu'un de bien. Vos larmes, attirées par le sel et le désespoir organique, coulent maintenant sur vos joues, mais ne vous inquiétez pas : la créature du tiroir viendra bientôt les éponger avec un vieux catalogue de meubles

déchiré. Elle a besoin de carbone. Elle a besoin de vous. Et surtout, elle a besoin que vous n'alliez jamais, au grand jamais, jusqu'à ce bac de recyclage au supermarché.

Le « pour l'instant » est devenu l'éternité. Bienvenue dans l'ère du recyclage immobile. Lavez vos déchets, caressez vos piles mutantes, et souriez. Le futur est radioactif, et il tient dans un tiroir de 30 centimètres de large.

# Chapitre 10

## Le Syndrome du Doute : 'Dans le doute, je recycle'

Regardez-vous. Non, ne détournez pas les yeux, fixez bien ce reflet dans le couvercle en plastique jauni de votre poubelle de tri. Vous êtes là, planté au milieu de votre cuisine, avec dans la main gauche une basket Puma dont la semelle se décolle comme la gencive d'un centenaire, et dans la main droite, un grille-pain qui a rendu l'âme dans une gerbe d'étincelles digne d'un 14 juillet à Limoges.

C'est le moment du Choix. Le Grand Arbitrage.

Votre cerveau, cette magnifique machine à déni nourrie aux documentaires de Yann Arthus-Bertrand, entre alors en phase de surchauffe. Vous savez pertinemment que la basket est composée de sept couches de polymères synthétiques nés d'une liaison coupable entre le pétrole brut et la colle néoprène. Vous savez que le grille-pain contient assez de métaux lourds pour rendre stérile une nappe phréatique sur trois générations. Mais une petite voix, une voix mielleuse, la voix de votre ange gardien du greenwashing, vous murmure à l'oreille : « Oh, allez... Dans le doute, recycle. Ils sauront quoi en faire. »

« Ils ». Ces entités mystiques. Ces alchimistes du XXI<sup>e</sup> siècle qui attendent vos déchets au bout d'un tapis roulant, vêtus de robes de bure en chanvre, prêts à transmuter votre basket dégueulasse en un banc de jardin ou, mieux, en une prothèse pour dauphin handicapé.

Vous lâchez l'objet. \*Cling.\* Le son du grille-pain qui percute le fond du bac jaune est le son de votre absolution. Vous venez de commettre un acte de foi. Vous n'avez pas jeté un déchet, vous avez « transféré la responsabilité ». Le péché originel de la

consommation est effacé. Vous vous sentez léger, presque éthéré. Vous êtes un éco-citoyen, un héros des temps modernes, un génie de la logistique inversée.

Spoiler : vous êtes surtout une plaie béante pour le centre de tri de votre département.

Bienvenue dans le Syndrome du Doute. C'est cette pathologie mentale qui nous pousse à croire que le bac jaune est un portail magique vers une dimension où les lois de la physique et de la chimie n'existent plus. Le bac jaune n'est pas une poubelle, c'est une « boîte à idées ». C'est un concours d'invention permanent où vous proposez des défis technologiques à des ouvriers sous-payés. « Tenez, Jean-Michel, voici une cassette VHS de mon mariage en 1998, deux cintres en fer et une poêle en Téflon rayée. Démerde-toi pour en faire une éolienne. »

Le Syndrome du Doute repose sur un optimisme que l'on ne retrouve d'ordinaire que chez les parieurs compulsifs ou les gens qui achètent des cryptomonnaies à 4 heures du matin. C'est la croyance irrationnelle que « plus on en met, mieux c'est ». On appelle cela le *\*wishcycling\**. Le recyclage par la pensée positive. Si je veux très fort que cette brosse à dents usagée soit recyclable, alors elle le deviendra. La force de mon intention pure va forcer les molécules de nylon à se réorganiser spontanément en fibres de coton bio.

Analysons le cas de la basket. Dans votre esprit, la basket est « un vêtement ». Les vêtements se recyclent. Donc, la basket va dans le bac. Logique implacable. Sauf que pour recycler votre chaussure, il faudrait une équipe de déminage de l'ONU pour séparer la gomme vulcanisée des œillets en aluminium et de la mousse à mémoire de forme qui contient encore l'ADN de vos champignons de pied de 2017. À la place, votre chaussure va simplement faire un voyage de 400 kilomètres en camion pour finir par bloquer une machine à 2 millions d'euros parce qu'un lacet s'est pris dans un rotor. Bravo. Vous avez paralysé l'industrie régionale parce que vous aviez « un doute ».

Et le grille-pain ? Ah, le grille-pain, c'est le summum. « C'est du métal, non ? Et y'a du plastique aussi. Le bac jaune prend le métal et le plastique. Je suis un génie des ensembles de Cantor. »

Sachez que lorsqu'un grille-pain arrive au centre de tri des emballages ménagers, il est accueilli avec la même joie qu'un colis piégé dans une crèche. Les capteurs optiques, conçus pour repérer des bouteilles de Cristaline, font un AVC. Le trieur manuel, qui voit passer 60 objets par minute, se retrouve soudain face à un bloc d'acier de deux kilos qui contient encore une tranche de pain de mie calcinée datant du quinquennat de Nicolas Sarkozy.

Mais vous, vous dormez bien. Vous vous dites que si vous l'aviez jeté dans la poubelle normale (la grise, celle de la Honte, celle qui mène directement au Mordor), il aurait été incinéré. Et l'incinération, c'est Mal. Alors que là, dans le bac jaune, il a une Chance. Il a un Avenir. Vous avez donné une « seconde vie » à votre déchet. Dans votre imaginaire, votre grille-pain va être adopté par une famille de grille-pains plus pauvres dans un pays en voie de développement, ou peut-être qu'il va être fondu pour devenir la nouvelle médaille d'or des Jeux Olympiques.

En réalité, votre optimisme est une forme de cruauté. Vous pratiquez le « tri par procuration ». Vous refusez de faire le deuil de vos objets, alors vous demandez à la société de gérer votre incapacité émotionnelle à assumer votre statut de pollueur.

C'est là que le Syndrome du Doute atteint son paroxysme : le pot de yaourt (encore lui, la star de ce livre). Vous avez un doute sur l'opercule ? Dans le doute, jetez-le séparément, mais laissez quand même un peu de yaourt au fond, « pour que les capteurs voient bien ce que c'est ». C'est comme si vous laissiez un peu de sang sur un pansement pour aider l'infirmière à identifier votre groupe sanguin. C'est une attention touchante, mais totalement dégueulasse.

Et que dire de la boîte de pizza ? Le grand classique. « C'est du carton, donc c'est recyclable. » Certes. Mais c'est du carton imbibé de la graisse rance d'une

quatre-fromages dont l'huile de palme a fusionné avec la cellulose à une température de 300 degrés. En jetant cette boîte dans le bac jaune, vous ne recyclez pas du carton : vous contaminez trois kilos de papier propre qui se trouvaient juste en dessous. Vous venez d'annuler l'effort de tri de vos cinq voisins de palier. Vous êtes le terroriste de la benne à ordures. Vous êtes le Joker de l'écologie de comptoir.

Mais ne vous inquiétez pas, ce n'est pas de votre faute. C'est le système qui vous a rendu comme ça. On vous a tellement répété que « chaque geste compte » que vous avez fini par croire que n'importe quel geste est un bon geste. On vous a vendu le recyclage comme une religion sans enfer, où il suffit de confesser ses déchets une fois par semaine pour obtenir le paradis climatique.

Alors, vous continuez. Vous jetez ce vieux CD de la Compagnie Créole (« C'est du plastique ! »), ce parapluie cassé (« Y'a des baleines en fer ! »), et même ce reste de poulet rôti emballé dans du cellophane (« Ben, le cellophane, c'est du plastique, et le poulet, c'est organique, donc c'est doublement bon ! »).

Le centre de tri, lui, ressemble de plus en plus à un musée d'art contemporain dédié à la folie humaine. Les ouvriers y trouvent des prothèses dentaires, des sextoys (le plastique, encore lui !), des grenades de la Seconde Guerre mondiale (le doute, toujours le doute) et des espoirs déçus.

Chaque fois que vous hésitez devant votre poubelle, posez-vous cette question : « Est-ce que je suis en train de recycler, ou est-ce que je suis juste en train de me débarrasser d'un truc encombrant en me racontant une belle histoire ? »

Si la réponse implique une basket, un grille-pain ou une photo de votre ex découpée en petits morceaux, la réponse est la deuxième. Mais allez-y, jetez-les quand même. Le tapis roulant de l'éternité vous attend. Et n'oubliez pas de bien rincer votre pot de yaourt avec de l'eau chaude et du savon avant de le jeter. Il faut que votre pollution soit propre. C'est la moindre des politesses pour la fin du monde.

Après tout, si on ne peut pas sauver la planète, on peut au moins s'assurer que nos déchets ont une présentation impeccable au moment du jugement dernier. Imaginez la tête de Dieu s'il voit débarquer une montagne de plastique sale. Quel manque de savoir-vivre. Alors que si c'est propre, si c'est trié avec ce petit frisson d'incertitude héroïque, il nous pardonnera peut-être d'avoir été des idiots.

Dans le doute, souriez. Le camion arrive. Il fait un bruit de ferraille et d'illusions broyées. C'est la musique de votre conscience qui s'en va au traitement des eaux usées.

# Chapitre 11

## Le Tri au Bureau : La décharge collective

Observez-les. Regardez-les s'avancer vers le totem. Dans chaque open space de France et de Navarre, entre la machine à café qui fuit et la plante en plastique qui prend la poussière, trône désormais l'autel de notre rédemption laïque : la Borne de Tri Quadrifide. C'est un magnifique monolithe de métal brossé, doté de quatre fentes chirurgicales, chacune surmontée d'un code couleur que même un enfant de quatre ans sous ecstasy pourrait comprendre. Bleu pour le papier. Jaune pour le plastique. Vert pour le verre (au cas où quelqu'un finirait une bouteille de Chardonnay entre deux tableurs Excel). Et Gris pour « le reste ». Le néant. L'abîme.

C'est ici que se joue, chaque jour à 10h30 et 16h, le grand drame de la conscience moderne.

Vous avez vu Jean-Marc, de la logistique ? Jean-Marc arrive avec son gobelet en carton — parce que l'entreprise a « banni le plastique » (en le remplaçant par du carton imprégné d'une résine polymère indestructible, mais passons). Jean-Marc s'arrête devant la borne. Son visage se crispe. Il entre dans une transe analytique digne d'un expert du CNRS. Le gobelet est en carton, certes, mais l'opercule est en plastique de type 5, et il reste au fond une substance marronnasse que Jean-Marc appelle « café » par pur optimisme.

À cet instant précis, Jean-Marc ne trie pas un déchet. Il sauve la banquise. Dans son esprit, s'il se trompe de fente, un ours polaire explose instantanément quelque part dans l'Arctique. Il hésite. Il regarde ses collègues. Il y a toujours une Marie-Chantal de la RSE qui rôde, l'œil acéré, prête à vous faire un procès en Nuremberg écologique si vous glissez une agrafe dans le bac « Organique ». Alors Jean-Marc sépare

l'opercule du gobelet avec la précision d'un démineur de la police technique et scientifique. Il dépose le carton dans le bleu, le plastique dans le jaune. Il sourit. Il a fait sa part. Il peut maintenant retourner remplir des colonnes de chiffres inutiles dans un bureau chauffé à 24 degrés en plein mois de novembre, tout en envoyant des mails de 15 Mo avec trois pièces jointes à vingt-huit personnes qui ne les liront jamais. Sa conscience est lavée. Plus propre que le gobelet.

Le tri sélectif au bureau, c'est le Xanax du cadre moyen. C'est une petite pilule de sens administrée par voie visuelle pour supporter l'absurdité terminale du tertiaire. On ne sait pas à quoi sert notre boulot, on ne comprend pas pourquoi on fait des réunions pour préparer la réunion de la semaine prochaine, mais putain, on sait où mettre la canette de Perrier. C'est le dernier bastion de notre maîtrise sur le monde.

Et c'est là que le génie de la farce humaine atteint son apogée.

Approchez-vous. Écoutez le silence de 18 heures. Les derniers cadres dynamiques ont quitté l'open space pour aller hurler dans leurs SUV hybrides. C'est l'heure où la vérité entre en scène. Elle porte souvent un tablier bleu, des gants en latex et elle s'appelle Maria ou Mamadou. Le personnel d'entretien arrive avec le Chariot de la Réalité.

Observez bien le geste. C'est une chorégraphie d'un nihilisme absolu. Maria ouvre la trappe de la Borne de Tri. Elle sort le sac bleu (Papier). Elle le jette dans un grand sac noir. Elle sort le sac jaune (Plastique). Elle le jette dans le même sac noir. Elle récupère le sac gris (Tout le reste). Elle le jette dans le même sac noir. Un seul sac. Un noir. Sombre comme l'âme d'un PDG du CAC 40. Une unité parfaite. Le Big Bang à l'envers. Tout ce qui a été laborieusement séparé, analysé, purifié par Jean-Marc et Marie-Chantal fusionne dans une orgie de détritits indistincts.

C'est le « Trou Noir de la Logistique ». À 18h15, la distinction entre le papier de haute qualité et le couvercle de yaourt sale n'est plus qu'un lointain souvenir

bureaucratique. Tout finit dans la même benne, derrière le parking, avant de partir vers un incinérateur qui brûlera tout cela avec la même indifférence thermique.

Mais ne le dites pas à Jean-Marc. Surtout pas.

Le tri au bureau est un placebo de haute intensité. Si vous apprenez aux gens que leurs efforts de séparation moléculaire finissent en partouze de déchets dans un sac de 100 litres, vous brisez le contrat social. Le bureau est un lieu de fiction. On fait semblant de travailler, on fait semblant d'avoir une « vision stratégique », on fait semblant d'aimer nos collègues lors des « Afterworks » (mot chic pour dire qu'on boit de la bière tiède avec des gens qu'on déteste). Le tri est la clé de voûte de cette fiction. C'est l'écologie homéopathique : on dilue notre culpabilité de pollueurs massifs dans des micro-gestes tellement insignifiants qu'ils en deviennent invisibles, mais qu'on répète avec une ferveur religieuse.

D'ailleurs, avez-vous remarqué l'hostilité qui règne autour de ces bacs ? C'est une guerre civile de basse intensité. Chaque bureau a son « Nazi du Tri ». Celui qui vient repêcher votre peau de banane dans le bac « Papier » avec un regard dégoûté, comme s'il venait de trouver un cadavre de rat dans son lit.

« Dis donc, Antoine, la peau de banane, c'est dans le compostable, hein... On a eu une formation de sensibilisation en juin, je te rappelle. »

Antoine s'excuse. Antoine a honte. Antoine a l'impression d'avoir personnellement déversé du pétrole sur une portée de loutres. Pendant ce temps, l'entreprise pour laquelle ils travaillent vient de commander 400 nouveaux ordinateurs fabriqués par des enfants au Kazakhstan et transportés par un cargo qui brûle du fioul lourd comme s'il essayait d'asphyxier l'océan. Mais l'important, c'est la peau de banane. C'est là que se situe le front du Bien et du Mal.

Le Tri au Bureau, c'est l'application littérale du concept de « décharge collective ». Pas au sens où l'on y jette nos ordures, mais au sens où l'on y décharge notre

angoisse de mort. En séparant le carton du plastique, on a l'impression d'ordonner le chaos du monde. On met des étiquettes. On compartimente. On range l'apocalypse dans des tiroirs de couleur.

C'est aussi une métaphore parfaite de la hiérarchie en entreprise. Les cadres trient (la pensée, la stratégie, les gobelets). Le personnel d'entretien unifie (la réalité, la crasse, le sac noir). Les uns vivent dans l'illusion de la nuance, les autres vivent dans la brutalité du volume.

Si vous voulez vraiment tester la solidité mentale de vos collègues, essayez la technique du « Déchet Inclassable ». Arrivez devant la borne avec un objet hybride. Un vieux trophée en plexiglas avec une base en bois et une petite plaque en laiton, le tout enveloppé dans du papier bulle. Regardez-les bugger. Le cerveau du cadre moyen face à un déchet composite est comme un Windows 95 tentant de faire tourner Cyberpunk 2077 : ça surchauffe, ça ventile, et finit par planter.

« C'est... c'est du métal ? Ou c'est du "Reste" ? Mais le bulle, c'est du plastique souple ! Et le bois ? Y a pas de bac pour le bois ! MON DIEU, IL N'Y A PAS DE BAC POUR LE BOIS ! »

C'est à ce moment-là que vous voyez la faille dans la matrice. La panique existentielle. Sans bac dédié, l'objet n'existe pas. Il est un crime contre l'ordre des choses. Généralement, le sujet finit par poser l'objet \*sur\* la borne, en équilibre, comme une offrande à une divinité silencieuse, espérant qu'un miracle (ou Maria) le fera disparaître pendant la nuit.

Au fond, nous lavons nos déchets comme des idiots parce que c'est la seule façon de ne pas regarder le vide. Si on arrête de trier religieusement ces capsules de café en aluminium (qui ne seront jamais recyclées car trop petites pour les filtres des centres de tri, mais chuuut, c'est un secret d'initiés), on risque de se rendre compte que tout le reste est tout aussi inutile. Que nos dossiers Excel sont des déchets mentaux. Que nos PowerPoint sont des sacs plastiques pour l'esprit.

Alors, demain matin, quand vous serez devant votre borne de tri tricolore, faites un petit clin d'œil à la caméra de surveillance. Prenez votre temps. Savourez votre dilemme entre le bac bleu et le bac jaune. C'est votre moment de gloire. C'est votre minute de résistance contre la fin des temps. Jetez votre papier dans le bleu avec la solennité d'un évêque bénissant une foule de fidèles.

Et à 18 heures, quand vous entendrez le bruit du sac noir que l'on traîne sur le linoléum, ce bruit de frottement sec qui ressemble à un ricanement de l'univers, fermez les yeux. C'est juste le son de la réalité qui vient ramasser vos illusions pour les emmener au grand dépotoir de l'histoire.

Rincez bien votre pot de yaourt. C'est important. Il faut que Maria puisse jeter quelque chose de propre dans son sac noir unique. C'est la moindre des élégances. On peut être un idiot condamné, mais on n'est pas obligé d'être un idiot mal élevé.

# Chapitre 12

## L'Arnaque Ultime : Le camion qui mélange tout

C'est le matin. Il est 6h42. Vous êtes là, derrière votre rideau, la tasse de café tiède à la main, l'œil vitreux mais l'âme en paix. Vous vous sentez comme un Juste parmi les nations du plastique. Hier soir, vous avez accompli un acte héroïque : vous avez passé quatre minutes à décoller l'étiquette d'un bocal de cornichons avec une éponge grattante et du liquide vaisselle bio à la verveine. Vous avez sacrifié votre ongle d'index pour extraire la petite spirale métallique d'un carnet de notes usagé. Vous êtes un soldat de la biosphère. Vous êtes le rempart ultime contre l'Apocalypse.

Dans la rue, vos deux bacs attendent, bien sagement, tels deux autels dressés à la gloire du Progrès. Le Gris (le Mal, l'oubli, la crasse) et le Jaune (le Bien, la rédemption, la promesse d'un pull-over en polaire fabriqué à partir de bouteilles de Cristaline).

Et là, vous l'entendez. C'est le grondement du char de la délivrance. Le camion arrive. C'est un monstre d'acier qui siffle et qui rote de l'hydrocarbure, mais vous l'aimez, car il vient valider votre vertu. Vous attendez le moment sacré où les deux agents de la propreté urbaine — ces prêtres en gilet haute visibilité — vont séparer le bon grain de l'ivraie.

Mais ce matin, le scénario dérape.

Le camion s'arrête. Le premier agent attrape votre bac gris. Il le bascule dans la gueule béante de la benne. \*CRAC.\* C'est normal. C'est le bruit de vos épluchures de patates qui rencontrent leur destin. Mais alors, dans un geste d'une fluidité terrifiante, le second agent attrape votre bac jaune. Celui pour lequel vous avez lu

trois fois la notice de la mairie afin de savoir si le polystyrène était "expansé" ou juste "déprimé". Il lève le bac. Il le bascule.

Et là, le temps s'arrête. Les lois de la physique se courbent. Le monde perd ses couleurs.

Le bac jaune est vidé exactement au même endroit que le bac gris.

Le piston hydraulique avance, indifférent, avec un bruit de mastication caverneuse, et mélange vos épluchures de poireaux à vos bouteilles de shampoing méticuleusement rincées. Le tout fusionne dans un gros câlin visqueux. Votre bocal de cornichons décapé à la main vient de se marier avec une litière de chat usagée et un reste de lasagnes décongelées.

C'est fini. En trois secondes, l'univers vient de vous envoyer une notification "Vu" sur l'ensemble de votre existence morale.

Bienvenue dans l'Arnaque Ultime. Bienvenue au Grand Mixage.

Pour certains, c'est un choc traumatique. Pour d'autres, c'est une performance artistique de type nihiliste, subventionnée par vos impôts locaux. Imaginez un chef étoilé qui passerait huit heures à préparer un soufflé au fromage et une mousse au chocolat, pour finalement tout verser dans un seau à serpillière en disant : "De toute façon, ça finit au même endroit, non ?" C'est exactement ce que votre municipalité fait de votre civisme. Elle en fait un smoothie. Un smoothie d'hypocrisie à 80 balles par an de taxe d'enlèvement.

Regardons la scène avec le sérieux d'un expert en logistique d'opérette. Vous êtes là, à la fenêtre, le cœur battant, et vous vous demandez : "Peut-être qu'il y a un compartiment secret ? Un double fond technologique ? Un portail dimensionnel qui trie les molécules à la vitesse de la lumière ?"

Non. N'essayez pas de sauver votre santé mentale. Il n'y a pas de cloison. Il n'y a qu'une seule benne, un seul broyeur et un seul grand trou à la fin du voyage. Le camion de ramassage indifférencié est l'aveu le plus sincère de notre civilisation : nous faisons semblant pour que vous ne fassiez pas de révolution. Le tri sélectif, c'est le Xanax du contribuable. C'est ce qu'on vous donne pour que vous ayez l'impression de piloter le cockpit de l'écologie alors que vous êtes juste assis à l'arrière d'un bus qui fonce dans un ravin, en train de colorier des dessins avec des feutres qui ne marchent plus.

Pourquoi font-ils ça ? Les raisons officielles sont de délicieux chefs-d'œuvre de novlangue administrative. "Optimisation des flux de collecte", "Mutualisation des trajectoires carbone", ou mon préféré : "Incident technique sur la chaîne de valorisation nécessitant un déclassement temporaire du gisement".

Traduction : "Écoute, Jean-Pierre, on a plus de chauffeurs, le centre de tri est en grève parce qu'ils ont trouvé un rat de la taille d'un poney dans la presse, alors tu balances tout dans le même tas et on verra bien si quelqu'un gueule sur Twitter."

C'est un théâtre d'ombres. On vous demande de laver vos déchets comme si c'était de la vaisselle de famille. On vous demande d'éduquer vos enfants à la "gestuelle du tri", une sorte de chorégraphie sacrée où l'on hésite devant la borne de collecte comme si on désamorçait une bombe thermonucléaire. "Papa, le pot de yaourt, c'est dans le jaune ou le bleu ?" Et vous, le visage grave, la main sur l'épaule du petit : "Écoute mon fils, c'est le choix le plus important de ta journée. C'est de ce pot de yaourt que dépend l'avenir des ours polaires."

Puis le camion passe, et l'ours polaire se prend une benne de 12 tonnes de merde mélangée sur la tête.

Le plus beau dans cette escroquerie, c'est la persistance du rituel. Demain, vous allez

recommencer. Pourquoi ? Parce que vous avez peur. Si vous arrêtez de trier, vous devenez officiellement un "Mauvais Citoyen". Vous devenez le voisin qui jette ses piles dans l'évier. Vous perdez votre supériorité morale lors des dîners en ville. Or, la supériorité morale, c'est tout ce qu'il nous reste depuis que le prix du beurre a augmenté de 400 %.

On appelle ça la "Dissonance Cognitive de la Benne". Vous avez vu le camion tout mélanger de vos propres yeux. Les preuves sont là, irréfutables, filmées par votre rétine. Mais votre cerveau, lui, refuse. Il vous murmure : "Mais non, c'est parce que c'était un camion de remplacement ! D'habitude, ils font attention ! On ne peut pas avoir lavé ce bocal de cornichons pour rien ! Ce serait... ce serait absurde."

Oh, chéri. L'absurde, c'est le menu du jour.

Le camion qui mélange tout est une métaphore de la vie moderne. C'est le LinkedIn des déchets. En surface, tout est segmenté, optimisé, labellisé "Expert en valorisation des ressources". On a des codes couleurs, des chartes graphiques, des slogans en Helvetica. On vous dit : "Chaque geste compte". On vous fait croire que vous êtes un maillon essentiel de la chaîne. Et au bout de la chaîne, il y a un type payé au SMIC qui appuie sur un bouton "TOUT BROYER" parce qu'il faut libérer la benne pour le ramassage de la zone industrielle avant 9 heures.

C'est le moment où le PowerPoint rencontre la réalité physique. Et la réalité physique a une odeur de jus de poubelle et un bruit de verre brisé.

Certains esprits radicaux pourraient dire : "Puisque c'est comme ça, je ne trie plus ! Je jette ma télé dans le bac à compost et mes pneus dans la fente pour les journaux !" Mais non. Vous n'oserez pas. Parce que le tri n'est pas une question d'environnement. C'est une question de discipline mentale. C'est une prière laïque. Si vous arrêtez de trier, vous admettez que personne ne tient le volant. Vous admettez que le monde est un chaos thermodynamique où votre pot de yaourt propre ne sauvera personne, pas

même vous-même.

Alors, vous continuez. Vous rincez. Vous séparez. Vous organisez votre petite décharge privée dans votre cuisine de 4 mètres carrés avec l'obsession d'un collectionneur de timbres maniaque. Vous créez des micro-catégories. Vous devenez un expert mondial du bouchon en plastique.

Et quand le camion passe, et qu'il fait ce grand "Vlan !" libérateur qui unit le carton recyclable et le reste de votre gigot de dimanche dernier dans une étreinte fatale, vous détournez le regard. Vous vous concentrez sur votre café. Vous vous dites que vous avez fait votre part.

Après tout, l'illusion de faire le bien est beaucoup moins fatigante que la réalité de ne rien pouvoir changer. Le camion qui mélange tout est le seul objet honnête de votre quartier : il vous montre, avec une brutalité mécanique exemplaire, que vos efforts sont une performance artistique sans public.

C'est magnifique, d'une certaine manière. C'est du Sisyphus 2.0. Sisyphus, au moins, voyait son rocher redescendre. Nous, on lave le rocher à l'eau claire et on le parfume avant de le regarder se faire broyer par une machine qui s'en fout royalement.

La prochaine fois que vous verrez le camion, ne soyez pas triste. Souriez. Saluez les éboueurs. Ce sont les seuls qui savent. Ils sont les complices silencieux de votre grande mise en scène. Ils sont les machinistes de votre théâtre de la Vertu. Et si vous avez vraiment de la chance, peut-être qu'un jour, ils s'arrêteront pour vous demander : "Dites, vous l'avez bien rincé, le pot de yaourt ? Parce qu'on voudrait pas que ça tache le reste de la merde."

C'est ça, la vraie élégance. Être un idiot, certes, mais un idiot propre au milieu du grand mixage universel. Car au final, l'arnaque n'est pas que le camion mélange tout. L'arnaque, c'est que vous saviez que ça arriverait, et que vous avez quand même

acheté l'éponge spéciale pour le bocal de cornichons.

Allez, remettez une capsule dans la machine à café. C'est une capsule en aluminium recyclable. Enfin, c'est ce qui est écrit sur la boîte. Le camion arrive dans dix minutes. Préparez votre révérence.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Lavez vos déchets comme des idiots"*

Une œuvre écrite par Dr. Sarcasme

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)